

*Beauport de St. Aubert*  
*16*  
*manus de Laube*  
FRC 3 2339A.b.  
Case  
FRC  
20140

# HISTOIRE

D'UNE DÉTENTION  
DE TRENTE-CINQ ANS;  
DANS LES PRISONS D'ÉTAT,

Écrite par le Prisonnier lui-même.



A AMSTERDAM,

Et se trouve chez les principaux Libraires de  
l'Europe.

---

1 7 8 8.

THE NEWBERRY  
LIBRARY



---

# A V I S

## DE L'ÉDITEUR.

EN Espagne on est familiarisé avec l'inquisition ; en Turquie , les lacets & les muets ne paroissent que des choses fort simples ; en France , on est un peu moins tranquille sur les lettres de cachet , qui , véritablement , font plus de ravages dans une année , que l'inquisition , les lacets & les muets n'en font dans dix ans. Il est aussi humiliant qu'étonnant , que dans un pays , qui est la patrie des sciences , des talents & de la philosophie , dans un royaume où chaque ville a ses académies , c'est-à-dire , sa société de philosophes , il est bien surprenant , dis-je , que tous les efforts de la raison ne soient pas employés , sans relâche , à combattre un fléau aussi funeste.

L'histoire de M. de Latude est peut-être le meilleur ouvrage que l'on ait

### *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

pu faire pour éclairer la nation & les personnes qui la gouvernent , sur l'inutile atrocité des châtimens arbitraires. On est bien persuadé , d'après les principes qui paroissent être ceux de cet honnête homme , qu'il ne désapprouvera pas que l'on publie son manuscrit , & qu'il trouvera quelque consolation dans l'idée que le tableau de ses infortunes pourra devenir utile à ses concitoyens.

On n'a pas jugé devoir châtier les incorrections du style de ce manuscrit , qui ne nuisent en rien au ton si intéressant de vérité & de simplicité avec lequel il est écrit.







# MÉMOIRES

DU SIEUR

HENRI MASERS DE LATUDE,

*Contenant les opérations qu'il a pratiquées pour se sauver une fois de la Bastille, & deux fois du donjon de Vincennes, avec la suite de ces événements.*

---

## PREMIERE PARTIE.

---

**J**E regarde comme une faveur du ciel la possibilité où je suis de mettre au jour ces mémoires, & quelques détails sur mes longues souffrances : ce terrible événement est un fait de plus dans l'histoire des calamités humaines, & il peut être utile & instructif sous divers rapports.

Je n'ai besoin, pour intéresser en ma faveur, que d'apprendre aux personnes qui daignent jeter un coup-d'œil sur ces mémoires, que j'ai gémi trente-cinq ans dans les prisons.

Mais, le dirai je, en implorant la compassion des hommes, j'ai peine, en vérité, à me croire leur semblable ; le temps où j'ai vécu parmi eux est si éloigné ; il est si incertain, d'ailleurs, que je reparoisse jamais dans la société, & j'ai enduré des peines si cruelles & si extraordinaires, que pour me persuader que je tiens encore à l'humanité, il faudroit que tout changât autour de moi ; car ma situation est telle que mon ame ayant perdu toute idée de bonheur, ne croit plus qu'aux maux déchirants qu'elle ne cesse d'éprouver encore.

Je naquis en 1725, à Montagnac en Languedoc, diocèse d'Agde : mon nom est *Henri Mafers de Latude* : mon pere, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, & lieutenant colonel du régiment de dragons d'Orléans, fut fait en 1733 lieutenant de roi à Sedan. Je touchois à peine à ma vingt troisieme année, que mon pere, cherchant à perfectionner mon éducation, & à favoriser les dispositions que je montrois pour l'étude des mathématiques, m'envoya à Paris en 1749, dans l'intention de me faire cultiver cette science.

A cette époque madame de Pompadour

étoit devenue la favorite du roi Louis XV ; elle fixoit l'attention de tout le public : elle passoit pour avoir de l'esprit, de la beauté ; elle aimoit les talents , & intéressoit par là beaucoup de gens ; mais les personnes austères désapprouvoient sa conduite , la condamnoient hautement , & annonçoient que le mauvais exemple attireroit les plus grands maux sur la France. Enfin l'esprit de parti , le fanatisme même s'en mêloient ; on souhaitoit même sa mort.

J'étois jeune , j'avois les idées vives , & je ne fais pourquoi cette femme m'intéressoit singulièrement ; peut-être étoit-ce parce que je la voyois à la veille d'être persécutée.

Dans cette circonstance , le hasard m'ayant fait rencontrer de jeunes étourdis , qui disoient qu'on se débarrasseroit un jour de cette sangsue , dût-on employer des moyens extrêmes , & ayant appris qu'elle craignoit d'être empoisonnée , & que cette idée troubloit son repos , mon intérêt pour elle redoubla au point que je résolus de lui être utile , & de me rendre intéressant auprès d'elle. Je conçus le projet le plus étourdi , le plus inconséquent & le plus mal vu ; je me dirigeai en un mot comme un enfant , qui ne sent la conséquence de rien. Je pris mal-adroitement la voie la plus propre à me rendre odieux à ses yeux , & je fis à jamais mon malheur.

Je me rendis à Versailles auprès d'elle ,



pour la prévenir que j'avois vu mettre à la poste une boîte pour elle ; je lui communiquai mes plaintes sur cet envoi , en la prévenant de se tenir sur ses gardes ; que j'étois véritablement inquiet sur son sort , d'après les propos que j'entendois , & que je me croyois trop heureux de pouvoir lui donner un avis aussi important. Elle parut touchée de mon attention , & après m'avoir témoigné combien elle étoit sensible à ma démarche , elle m'offrit ses services.

La boîte arriva , car c'étoit moi qui l'avois mise à la poste : elle étoit pleine d'une poudre qui n'avoit absolument aucun effet nuisible. Mais en réfléchissant sur mes bons avis , on imagina de faire des expériences de cette poudre sur des animaux , & voyant qu'il n'en résulteroit aucun mal , la marquise de Pompadour pénétra bientôt mon stratagème ; elle s'en plaignit , & je fus mis à la Bastille le premier mai 1749.

Dès le mois de septembre suivant , je fus transféré au donjon de Vincennes. M. Berrier, alors lieutenant-général de police , avoit beaucoup de bonté pour moi. Il m'avoit donné la meilleure chambre du donjon , deux heures de promenade par jour dans l'un des deux jardins qu'il y a dans l'enclos. La fenêtre de ma chambre donnoit sur le gouvernement , & celle du cabinet sur Paris. Sous cette fenêtre précisément , je voyois tout ce qui se



passoit dans l'autre jardin du donjon , qu'on avoit donné à un curé janséniste. Ce curé avoit beaucoup de liberté : la veuve du défunt lieutenant de roi , madame de Saint-Sauveur , avec un de ses fils abbé , & qui est aujourd'hui chantre de la Ste. Chapelle de Vincennes , venoient le voir tous les jours. Ce curé apprenoit à lire & à écrire au fils du maître-d'hôtel de M. le marquis du Châtelet , & à celui d'un porte-clefs. Le plus âgé de ces jeunes gens n'avoit pas seize ans ; ils se divertissoient dans le petit jardin. J'étois fort alerte , & j'avois l'esprit très-présent ; rien ne m'échappoit : l'air d'aïssance & de liberté de ces jeunes gens me faisoit mal au cœur ; mais toutes leurs allées & venues , leurs courses , me firent concevoir le projet de m'évader. Comme je l'ai dit , M. Berrier avoit ordonné de me faire promener deux heures dans le jardin : il y avoit deux porte-clefs , & à deux heures précises , le plus âgé entroit dans le jardin pour m'attendre , & le plus jeune venoit m'ouvrir la porte pour descendre. Mon projet conçu pendant un certain nombre de jours , je descendois plus vite que le porte-clefs , & en arrivant dans le jardin , il me trouvoit auprès de son camarade : & tous les jours j'augmentoï de vitesse par degré. Après l'avoir bien accoutumé à ce petit manège , le 25 juin 1750 , j'effectuai mon projet de la manière suivante.

A peine le porte-clefs m'eut-il ouvert , que je volai le long des degrés , & je fermai la porte du bas de l'escalier , tant pour empêcher que son camarade ne l'entendît sitôt crier , que pour gagner quelque temps ; & je vais frapper hardiment à la porte de sortie , où une sentinelle est postée dehors. Elle ouvre , & , sans lui donner le temps de me parler , je lui dis : « Morbleu , voilà plus de » deux heures que M. le curé attend l'abbé » de Saint Sauveur ; avez-vous vu passer ce » fichu drôle ? y a-t il long temps qu'il est » sorti ? je vais le chercher , mais il me paiera » ma course. » Et en disant ces paroles , je marchois toujours en dehors : je traverse ainsi la voûte qui est au-dessous de l'horloge. Là , je trouve une seconde sentinelle ; je lui fais la même question : le soldat me répond qu'il n'en fait rien , & me laisse passer. Je demande au troisième , qui étoit de l'autre côté du pont-levis , s'il n'avoit pas vu passer l'abbé de Saint-Sauveur ? Il me répond que non ; & en marchant toujours , je lui dis : « Oh ! je l'aurai bientôt trouvé. » J'étois jeune & sans barbe ; à quatre pas de cette dernière sentinelle , je me mis à sautiller comme un jeune écolier ; & à cinquante , je pris ma course , & passai devant le quatrième factionnaire , sans qu'il me soupçonnât seulement d'être prisonnier. Dans le temps que je courais , il se passoit une autre scène au donjon ,

( à ce que j'ai appris depuis : ) le porte-clefs enfermé frappoit à la porte , & crioit comme un diable ; son camarade du jardin fut le premier qui lui ouvrit : ils se demanderent tous deux à la fois : Où est le prisonnier ? Celui que j'avois enfermé dit : que c'étoit moi , sans doute , qui l'avoit enfermé ; ( il ne se trompoit pas ) : l'autre lui répond , qu'il ne m'avoit point vu. Ils vont tous les deux frapper à la porte extérieure , & demander à la sentinelle si elle n'avoit point vu le prisonnier qu'ils venoient de faire descendre pour le promener ? Celui-ci , qui n'y entendoit pas finesse , leur répondit : « Je parie , double contre simple , » que c'est lui qui vient de sortir tout-à-l'heure. — Mais il falloit l'arrêter , & ne pas le laisser passer. — Oh ! je ne savois pas que ce jeune monsieur fût prisonnier ; il m'a dit qu'il alloit chercher M. l'abbé de Saint-Sauveur : à ma place , si vous ne l'eussiez pas connu , vous l'auriez laissé sortir de même. » On m'a laissé ignorer la réponse des autres ; mais à ces deux dernières ; on ne pouvoit guere leur faire de reproches.

Six jours après cette évasion , ne me sentant coupable que d'imprudence , je me livrai moi-même , par l'entremise du médecin ordinaire du roi Louis XV , comme un agneau , entre les mains paternelles de sa Majesté , espérant qu'on n'abuseroit pas de la confiance



& de la bonne foi d'un innocent. Néanmoins on me conduisit à la Bastille : M. Berrier vint m'interroger. Cet aimable magistrat me dit :  
 « Que l'on étoit fort content de la confiance  
 » que j'avois eue dans la clémence du roi :  
 » que bientôt je ressentirois les effets de l'idée  
 » que j'avois eue de la bonté de son cœur :  
 » que si l'on m'avoit fait arrêter & conduire  
 » à la Bastille , ce n'étoit uniquement que  
 » pour savoir la maniere dont j'avois échappé  
 » du donjon de Vincennes , parce qu'on y  
 » mettoit des prisonniers de grande conséquence , & qu'on vouloit savoir si les personnes à qui l'on en avoit confié la garde  
 » étoient des personnes fidelles à sa Majesté ,  
 » qu'il exigeoit de moi un aveu sincere , &  
 » que j'aurois lieu d'être satisfait. »

Si quelqu'un m'eût rendu une main secourable, j'aurois mieux aimé me laisser arracher les entrailles que de la payer d'ingratitude ; mais comme mon évafion n'étoit due qu'à mon industrie , je lui fis tout ingénument le même récit que je viens de rapporter ; & M. Berrier ne put s'empêcher de rire de la maniere dont je m'y étois pris pour enfermer mon porte clefs , & en imposer aux sentinelles. Bien convaincu que tout ce que je venois de lui dire étoit véritable , il me demanda avec cette bonté qui lui étoit naturelle : « Vous ai-je laissé manquer de quelque  
 » chose , n'ai-je pas eu bien soin de vous ?



» répondez, avez-vous à vous plaindre de  
 » moi?..... Quand je serai dehors, lui  
 » répliquai je, je ne dirai point que j'ai eu  
 » affaire à un juge dans la personne de  
 » M. Berrier, mais à un pere, qui, par sa  
 » douceur, ses sages remontrances & ses  
 » bienfaits, m'a rendu mille fois plus repen-  
 » tant qu'un juge sévere qui m'auroit mal-  
 » traité. A ces paroles il me dit : je ne puis  
 » vous rendre votre liberté, que je n'aie  
 » parlé à madame la marquise ; mais soyez  
 » tranquille, en peu de jours elle vous fera  
 » rendue. »

Mais madame la marquise de Pompadour  
 fut piquée de ce que j'avois eu plus de con-  
 fiance dans la bonté du roi, que dans la  
 sienne : & malgré le zele & l'humanité de  
 M. Berrier, elle me fit mettre pendant dix-  
 huit mois dans un cachot. Ce fut après ce  
 laps de temps que M. Berrier m'en tira, &  
 me mit dans une chambre ordinaire, en  
 compagnie avec un autre prisonnier nommé  
 d'Alegre, & détenu comme moi, par la  
 marquise. J'écrivis lettre sur lettre à M. Berrier,  
 en le priant de s'occuper de mon élargisse-  
 ment. Mes importunités l'obligerent de venir  
 à la Bastille, & me faisant descendre à la  
 salle, il me dit : « Vous avez tort de me  
 » croire un cœur insensible ; je sens tous  
 » vos maux, & si j'avois été le maître de  
 » votre fort, il y a long-temps que vous

» feriez libre ; mais vous avez affaire à une  
 » femme qui a en main le pouvoir souverain.  
 » Demandez-moi des adoucissements , je ne  
 » vous refuserai rien de tout ce qu'on peut  
 » accorder à un prisonnier ; voilà tout ce  
 » que je puis faire pour vous , en vous assu-  
 » rant que s'il y a du changement , non-  
 » seulement vous serez le premier à qui je  
 » rendrai la liberté, mais même ni votre temps  
 » ni votre peine ne seront perdus , &c. »  
 L'on avoit annoncé depuis long-temps à mon  
 compagnon qu'il devoit attendre avec patience  
 la disgrâce de la Marquise.

Quand on est dans la peine les jours pa-  
 roissent plus longs que des années ; & le  
 malheur des infortunés , c'est qu'ils mettent  
 toujours les choses, au pis : nous connoissons  
 l'ascendant que la Marquise avoit sur l'esprit  
 du roi , & nous ne manquions pas de dire :  
 si cette femme reste encore quatre , six , dix ,  
 quinze ans à la cour , hélas ! nous passerons  
 toute notre jeunesse dans la captivité , & nous  
 périrons ici. Voyons si nous ne pourrions pas  
 nous évader. Mais en jetant les yeux sur les  
 murs de la Bastille , qui ont plus d'une toise  
 d'épaisseur ; quatre grilles de fer aux fenêtres ,  
 & autant dans la cheminée ; & en considé-  
 rant par combien de gens armés cette prison  
 est gardée ; la hauteur des murs & des fossés  
 souvent pleins d'eau ; il sembloit moralement  
 impossible à deux prisonniers , enfermés

dans une chambre , privés de toute sorte de secours humains , de pouvoir échapper : & M. de la Borde , ce fameux banquier , avec tout son trésor , ne viendrait pas à bout de corrompre les officiers ; jugez donc ce que de simples paroles auroient pu faire sur eux. Cependant avec un peu de génie , je vais vous faire voir qu'on peut venir à bout de tout.

Nous étions deux dans une chambre , & à la Bastille on ne donne ni ciseaux , ni couteaux , ni aucun autre instrument tranchant ; & pour cent louis votre porte-clefs , ( c'est-à-dire le garçon qui vous apporte à manger ) ne vous donneroit pas un quarteron de fil ; & bien calculé , il falloit quatorze cents pieds de corde ; il falloit deux échelles , une de bois de vingt à vingt cinq pieds , & une de cent quatre-vingts. Il falloit arracher plusieurs grilles de fer dans la cheminée , & percer dans une seule nuit un mur de plusieurs pieds d'épaisseur , à la distance de douze à quinze pieds d'une sentinelle. Il falloit créer & faire tout ce que je viens de dire pour échapper , & nous n'avions que nos deux mains. Ce n'étoit pas encore là tout , il falloit cacher l'échelle de bois & celle de corde avec deux cent cinquante échelons d'un pied de long , & un pouce d'épaisseur , ainsi que beaucoup de choses prohibées , dans la chambre d'un prisonnier : & les officiers , accompagnés du

porte-clefs , venoient nous faire visiter & fouiller plusieurs fois par semaine : cependant j'étois sans cesse occupé de ce projet ; j'en avois parlé plusieurs fois à mon compagnon , qui avoit beaucoup d'esprit ; mais il me répondoit toujours que la chose étoit impossible. Ses raisons , au lieu de me rebuter , ne faisoient qu'animer de plus en plus mon courage.

Il faut avoir été prisonnier à la Bastille pour savoir comme on est traité dans cette prison. Imaginez-vous que vous passerez dix ans dans une chambre sans voir ni parler au prisonnier qui est au dessus de vous. On y a mis plusieurs fois le mari , la femme & plusieurs enfants ; ils y ont tous restés nombre d'années , sans savoir qu'aucun de leurs parents y fût. On ne vous apprend jamais aucune nouvelle : que le roi meure , qu'il y ait des changements dans le ministere , on ne vous instruit jamais de rien ; & les officiers , le chirurgien , les porte clefs , ne vous disent que : bon jour ; bon soir ; avez-vous besoin de quelque chose ? & voilà tout.

Il y a une chapelle où tous les jours on dit une messe , & les fêtes & dimanches trois. Dans cette chapelle il y a cinq petits cabinets. On y met le prisonnier , à qui le magistrat accorde la permission d'entendre la messe ; on le retire après l'élévation ; de sorte que jamais aucun prêtre n'a vu le visage d'aucun prisonnier ; & ceux-ci ne voient que le dos  
du



du prêtre. M. Berrier avoit eu la bonté de m'accorder la permission d'entendre la messe les dimanches & les mercredis , ainsi qu'à mon compagnon.

Il avoit donné la même permission au prisonnier qui étoit au dessus de nous , c'est-à-dire , au numéro trois de la tour nommée la Comté , qui est la première à droite en entrant dans la Bastille. J'avois remarqué que ce prisonnier ne faisoit jamais aucun bruit , ne remuoit ni sa chaise , ni sa table , ne touffoit même pas , &c. Il alloit à la messe comme nous , descendoit le premier , & remontoit après nous. L'esprit toujours préoccupé de mon projet d'évasion , je dis à mon confrere que j'avois envie de voir sa chambre au retour de la messe , & je le priai de m'en faciliter l'occasion , en mettant son étui dans son mouchoir ; & que lorsque nous serions , en revenant , à la hauteur du second , de faire en sorte , en tirant son mouchoir , que l'étui tombât le long des degrés , & le plus loin possible ; & qu'il diroit au porte-clefs , qui nous suivoit ordinairement , de l'aller ramasser. Ce qui fut dit , fut fait. Moi , qui étois devant , je monte vite ; je tire le verroux , & ouvre la porte du numéro trois. J'examine la hauteur du plancher , & remarque qu'il n'avoit pas plus de neuf à dix pieds de haut : je referme la porte ; j'ai le temps de mesurer la hauteur d'une , deux & trois marches de l'es-

calier ; je les compte depuis cette chambre ; jusqu'à la nôtre : & ce calcul fait , je trouve une différence de cinq pieds environ. Comme le plancher n'étoit point une voûte de pierre , je tirai aisément la conséquence ; qu'il ne pouvoit pas être de cinq pieds d'épaisseur , & je conclus qu'il étoit double.

Alors je dis à mon confrere : « Ne vous » désespérez point ; avec un peu de patience » & de courage , je vous promets que nous » échapperons d'ici. Tenez , voici mon calcul , en lui présentant mon papier : il y a » un tambour entre la troisieme chambre & » la nôtre. » — Sans vouloir regarder ce papier , il me dit : « Eh ! quand il y auroit tous » les tambours des Gardes-Françoises , comment voulez-vous que tous ces tambours » puissent nous faire évader ? — Il n'est pas » besoin de tous les tambours des Gardes ; » s'il est vrai , comme je le crois , qu'il y » ait deux planchers entre le deuxieme & le » premier , pour cacher mes cordes & tous » les autres matériaux dont nous avons besoin , je vous réponds que nous parviendrons à échapper. — Mais pour pouvoir cacher nos cordes , il faut en avoir , & qui » plus est , il nous est impossible d'en avoir » seulement dix pieds. — Pour ces cordes , » lui dis-je , n'en soyez point en peine ; car » dans la malle de ma chaise de poste , que » voilà devant vous , il y en a plus de mille

» pieds dedans. » Il me regarde fixément ,  
 » puis il me dit ; mais je crois , par ma foi ,  
 » qu'aujourd'hui vous avez perdu l'esprit ! ....  
 » Je fais tout aussi bien que vous tout ce qui  
 » existe dans votre malle & dans votre porte-  
 » manteau ; je fais qu'il n'y a pas un pied de  
 » corde ; & vous me dites qu'il y en a plus  
 » de mille. — Oui , lui dis je , dans cette  
 » malle , il y a douze douzaines de chemi-  
 » ses , six douzaines de paires de bas de soie ,  
 » douze douzaines de paires de chaussettes  
 » de fil , cinq douzaines de caleçons , six  
 » douzaines de serviettes. Or , en défilant  
 » mes chemises , mes bas , mes chaussettes ,  
 » mes serviettes , mes caleçons , avec cela ,  
 » nous aurons de quoi faire plus de mille  
 » pieds de cordes. — Cela est vrai , dit il ;  
 » mais , avec quoi pourrons-nous arracher  
 » ces barres de fer qui sont dans notre che-  
 » minée ? car , avec rien , il nous est impos-  
 » sible de faire quelque chose : & nous  
 » n'avons que nos mains ; nous ne pouvons  
 » pas créer des outils , pour venir à bout d'un  
 » aussi grand ouvrage. — Je lui dis : mon  
 » ami , la main est l'instrument de tous les  
 » instruments ; c'est-elle qui les forme tous.  
 » Et les hommes qui savent faire travailler  
 » leur tête , trouvent toutes sortes de ressource-  
 » ces. Voyez , continuai je , ces deux fiches  
 » de fer qui soutiennent notre table pliante ;  
 » je leur ferai un manche à chacune ; je leur

» ferai un taillant , en les repassant sur un  
 » carreau de noire chambre ; nous avons  
 » un briquet , en le cassant de telle maniere ,  
 » en moins de deux heures , j'en ferai un  
 » bon canif pour faire ces manches ; & ce  
 » canif nous servira à mille autres besoins :  
 » ainsi , avec ces deux fiches , je vous réponds  
 » sur ma tête que nous viendrons à bout  
 » d'arracher toutes ces barres de fer. »

Toute la journée nous en conférâmes ; & dès l'instant que nous eûmes soupé , nous arrachâmes une fiche de fer de notre table ; & avec elle , nous levâmes un carreau de notre chambre ; & nous nous mîmes à creuser , de maniere qu'en six heures de temps nous l'eûmes percé : & à notre satisfaction , nous trouvâmes qu'il y avoit deux planchers à trois pieds de distance l'un de l'autre. Dès cet instant , nous regardâmes notre évasion comme certaine. Nous remîmes le carreau , qui ne paroissoit point avoir été enlevé. Le lendemain , je cassai notre briquet , & j'en fis un canif ou petit couteau ; & avec cet instrument , nous fîmes des manches aux deux fiches de notre table. Nous y donnâmes un taillant à chacune : après , nous défilâmes deux de nos chemises ; c'est-à-dire , qu'après les avoir découffées & les ourlets aussi , nous tirâmes un fil après l'autre. Nous nouâmes ces filets , nous en fîmes un certain nombre de pelotons d'une longueur égale &



déterminée : tous ces pelotons étant finis , nous les partageâmes en deux , & ils devinrent deux grosses pelotes. Il y avoit cinquante filets à chacune de soixante pieds de long : & ensuite nous les tressâmes , ce qui nous fit une corde qui avoit cinquante-cinq pieds environ de long : & , avec le bois qu'on nous portoit pour nous chauffer , nous fîmes vingt échelons : & avec cette corde , nous en fîmes une échelle de vingt pieds de long. Ensuite nous commençâmes par l'ouvrage le plus difficile , c'est-à-dire , par arracher les barres de fer de la cheminée. Pour cet effet , nous attachâmes notre échelle de corde avec un poids à un bout de ces barres de fer : elle s'y entortilla aisément ; & par le moyen des échelons , nous nous soutenions en l'air dans le temps que nous dégradions ces barres de fer. En moins de six mois , nous vîmes à bout de les arracher toutes ; & nous les reposâmes en place ; de manière à pouvoir les ôter au besoin , dans le moment que nous voudrions. Cet ouvrage nous coûta bien de la peine , mon Dieu ! jamais nous ne descendions sans avoir les mains toutes ensanglantées ; & nos corps étoient dans une situation si pénible , dans cette cheminée , qu'il nous étoit impossible de travailler une heure entière sans nous relever.

Cet ouvrage fini , il nous falloit une échelle de bois de vingt pieds , pour remonter du

fossé sur le parapet , où les soldats de garde sont postés , & de là entrer dans le jardin du gouvernement. Tous les jours on nous donnoit plusieurs morceaux de bois pour nous chauffer ; ils avoient dix huit à vingt pouces de longueur. Il nous falloit ensuite des mouffles & beaucoup d'autres choses ; & nos deux fiches n'étoient pas propres pour ces ouvrages , & encore bien moins pour scier des bûches. En moins de six heures de temps , d'un chandelier de fer que nous avions , j'en eus fait , avec l'autre morceau du briquet , une excellente scie , avec laquelle , en moins d'un quart-d'heure , je me ferois vanté de couper en deux une bûche grosse comme la cuisse. Avec le canif , la fiche & cette scie , nous parvîmes à dégrossir ces bûches , à les polir , à y faire aux deux bouts des espèces de charnières ou mortaises , & des tenons , pour qu'elles pussent s'engencer les unes dans les autres avec deux trous , dont l'un recevoit un échelon , & l'autre une cheville , qui les empêchèt de vaciller ; & à mesure que nous avions perfectionné un morceau de notre échelle , nous le cachions entre les deux planchers.

C'est avec ces outils que nous fîmes un compas , une équerre , un dévidoir , des mouffles , des échelons , &c. &c.

Comme dans la journée les officiers ou porte-clefs entroient souvent dans notre cham-

bre au moment que nous nous y attendions le moins , il nous falloit cacher non-seulement nos ustenciles , mais encore les plus petits copeaux ou débris que nous faisons , & dont le plus petit nous eût décelés. Nous avions aussi donné un autre nom à toutes ces choses : par exemple , nous appellions la scie , *Faune* ; le dévidoir , *Anubis* ; les fiches de fer , *Tubalkain* ; le tambour , *Polyphème* , par allusion à cet antre de la fable ; l'échelle de bois , *Jacob* ; les échelons , *rejettons* ; une corde , une *colombe* , &c. &c. & quand quelqu'un entroit , le plus éloigné disoit au plus proche : *Tubalkain* , *Faune* , *Anubis* , *colombe* , &c. & l'autre qui entendoit ce que cela vouloit dire , jeroit dessus son mouchoir ou une serviette ; en un mot , il faisoit disparaître ce qui devoit être caché : nous étions sans cesse sur nos gardes.

L'échelle de bois que nous fîmes n'avoit qu'un bras , & vingt pieds de long , dans lequel étoient passés vingt échelons de quinze pouces de long , qui dépassoient ce bras par conséquent de six pouces de chaque côté ; & à chaque morceau de ce bras , nous avions attaché son échelon & sa cheville avec une ficelle ; de sorte qu'il n'étoit pas possible de se tromper en la montant dans la nuit. Quand cette échelle fut finie & mise à l'essai , nous la cachâmes dans *Polyphème* ; c'est-à-dire , entre les deux planchers : ensuite nous travaillâmes



à faire les cordes de la grande échelle , qui devoit avoir cent quatre-vingts pieds de longueur. Nous défilâmes nos chemises, nos serviettes, nos chaussettes, nos caleçons, nos bas de soie, enfin, tout y passa. A mesure que nous avions fait un peloton, d'une longueur décidée, nous le cachions; pour n'être pas surpris, dans Polyphème: & quand nous eûmes fini le nombre suffisant, en une nuit nous tressâmes cette belle corde. Elle étoit blanche comme la neige; & j'ose dire, qu'un cordier ne l'auroit pas mieux faite.

Tout autour de la Bastille, il y a un entablement qui débordé, en dehors, de trois à quatre pieds. Nous ne doutions pas qu'à chaque échelon que nous descendrions, cette échelle ne flottât de côté & d'autre; & ce sont des instants, où la tête la mieux organisée peut manquer. Pour prévenir qu'aucun de nous deux ne s'écrasât s'il tomboit, nous fîmes une seconde corde de trois cents-soixante pieds de long, ou de deux fois la hauteur des tours. Cette corde devoit être passée dans un mouffle que nous avions fait, c'est-à-dire, une espece de poulie sans roue, pour éviter qu'elle ne pût s'engrener entr'elle & ses côtés; & de cette maniere, chacun de nous deux, soit du haut, soit du bas des tours, pouvoit, par le moyen de cette corde, soutenir en l'air son camarade, & l'empêcher de descendre plus vite qu'il n'auroit voulu si



ce malheur lui arrivoit. Après ces deux cordes, nous en fîmes encore quelques autres de moindre longueur, pour attacher notre échelle de corde, notre moufle à une piece de canon, & autres besoins imprévus.

Quand toutes ces cordes furent faites, nous les mesurâmes, il y en avoit quatorze cents pieds. Nous eûmes encore à faire deux cents échelons pour la grande échelle & l'échelle de bois; & pour empêcher que les échelons de l'échelle de corde ne fissent du bruit quand nous les descendrions, en flottant le long de la muraille, nous les revêtîmes de la doublure de nos robes de chambre, de nos gilets, &c. Nous travaillâmes près de dix-huit mois, nuit & jour, à faire tous ces matériaux.

Vous venez de voir tout ce qu'il falloit pour monter par notre cheminée sur la plate-forme de la Bastille, en descendre dans le fossé, remonter ensuite sur le parapet, & entrer dans le jardin du gouvernement; & de ce jardin, redescendre encore, par le moyen de notre échelle de bois, ou d'une autre, dans le grand fossé de la porte saint Antoine, lieu où nous devions être en liberté. Il nous falloit encore de plus une nuit obscure, orageuse; mais nous avions un malheur terrible à craindre: il pouvoit pleuvoir depuis cinq heures du soir, jusques à neuf & dix, & puis le temps se mettre au beau. Alors toutes les

sentinelles se promenant autour de la Bastille ; c'est-à-dire , d'un poste à l'autre , dans un pareil cas , toutes nos peines & matériaux , non-seulement étoient perdus ; mais pour rendre l'aventure plus touchante , au lieu de nous consoler , on nous auroit mis au cachot ; & pendant tout le temps que la Marquise auroit été en faveur , on nous eût resserrés d'une étrange maniere. Cette appréhension nous inquiétoit beaucoup ; mais à force d'y penser , je trouvai le moyen de l'applanir. Je fis concevoir à Dalegre , mon compagnon d'infortunes , que depuis que cette muraille étoit bâtie , la Seine avoit débordé au moins plus de trois cents fois ; que l'eau avoit dû dissoudre les sels que contient le mortier ou le plâtre , au moins d'une ligne chaque fois ; par conséquent , qu'il nous seroit facile d'y faire un trou pour sortir avec moins de risque.

« Que nous viendrions à bout d'avoir une  
 » vrille , en arrachant une fiche de nos lits ,  
 » à laquelle nous ajusterions un bon manche  
 » en croix ; & avec laquelle nous ferions  
 » quelques trous dans la jointure des pierres ,  
 » pour y engrener nos barres de fer , par  
 » elles , entre nous deux , nous ferons un  
 » effort de plus de cent quintaux avec la force  
 » du levier ; & par conséquent , nous viendrons  
 » très-aisément à bout de percer ce mur ,  
 » qui fait la séparation du fossé de la Bastille  
 » d'avec celui de la porte St. Antoine. Il y

» aura un million de fois moins de risques à  
 » sortir par-là , qu'à remonter sur le parapet ,  
 » & passer sous la barbe des sentinelles , &c.  
 » Dalegre en convint , & me dit : qu'au sur-  
 » plus , si ce percement devenoit trop diffi-  
 » cile , il y auroit encore moins de risque à  
 » l'escalader dans quelque coin , comme  
 » nous projettons ci-devant d'escalader le  
 » parapet ; extrémité d'ailleurs , à laquelle  
 » nous pourrions toujours revenir , si nous  
 » rencontrions dans ces expédients , des ob-  
 » stacles trop insurmontables. » En consé-  
 » quence , nous fîmes des fourreaux à ces deux  
 barres de fer : nous tirâmes la fiche , & nous  
 en fîmes une vrille ; en un mot , quand tout  
 notre appareil fut achevé ; quoique la riviere  
 eût débordée , & qu'il y eût trois à quatre  
 pieds d'eau dans chacun des deux fossés , nous  
 résolûmes de partir le lendemain , 25 février  
 1756 , veille du jeudi gras.

En outre de ma malle j'avois un grand  
 porte-manteau de cuir ; ne doutant pas que  
 toutes les hardes que nous avions sur le corps  
 ne fussent mouillées , obligés de traverser  
 l'eau & d'y travailler , nous mîmes dans ce  
 porte-manteau un habillement complet , sans  
 oublier chapeaux , bas , souliers , & en  
 outre tout ce qui nous restoit de meilleur ,  
 jusqu'à ce qu'il fût bien plein. Le lendemain ,  
 à peine nous eut-on servi notre diné , que  
 nous montâmes notre grande échelle de corde



de tous ses échelons ; ensuite nous la cachâmes sous nos deux lits , afin que les porteclefs ne pussent l'appercevoir en nous apportant à souper. ( Un officier étoit venu avec lui nous fouiller le matin. ) Nous accommodâmes ensuite notre échelle de bois , puis nous mîmes le reste en plusieurs paquets , bien convaincus qu'on ne viendrait pas nous visiter avant cinq heures , suivant la coutume. Les deux barres de fer , dont nous avions besoin , étoient toutes arrachées , & mises dans leur fourreau , pour empêcher qu'elles ne fissent du bruit , & les manier encore avec effort plus commodément. Nous avons eu soin de prendre une bouteille de scubac pour nous réchauffer & nous donner de la force , si nous étions réduits à travailler dans l'eau. Ce secours nous fut bien nécessaire ; car , sans cette liqueur , nous n'aurions jamais pu tenir dans l'eau d'un dégel jusqu'au col pendant six heures.

Nous voici arrivés au moment périlleux ! . . . A peine nous eut-on servi à souper que , malgré un rhumatisme que j'avois au bras gauche , je me mis à grimper dans la cheminée , & j'eus toutes les peines du monde à monter au faite : je faillis étouffer par la poussière de la suie ; car j'ignorois la précaution que prennent les ramoneurs , d'armer de défensifs leurs coudes & leurs reins , & de se mettre un sac sur la tête , pour se garantir de la



poussière des cheminées. Aussi mes coudes & mes genoux furent-ils tout écorchés : le sang des coudes couloit jusque sur mes mains ; celui des genoux le long des jambes. Enfin j'arrivai au haut de la cheminée, je m'y mis à califourchon , & j'y fis couler une pelotte de ficelle que j'avois dans ma poche, au bout de laquelle mon compagnon étoit convenu d'attacher la corde la plus forte, où tenoit mon porte-manteau : par ce moyen je le fis monter à moi & le fis redescendre sur la plate-forme. Je renvoyai la corde où mon compagnon rattacha l'échelle de bois ; je tirai ensuite de même les deux barres de fer , & tous les autres paquets dont nous avions besoin. Après que tout fut monté, je jetai encore ma ficelle pour monter l'échelle de corde, j'en tirai tout le superflu qu'il en falloit à mon camarade pour monter dans la cheminée plus commodément que moi , par le moyen du bout de cette échelle, & je l'arrêtai solidement par deux tours au signal qu'il m'en fit. Il monta facilement ; nous achevâmes de tirer le reste , que je jetai de manière qu'elle fût comme nous à cheval dans la cheminée , & nous descendîmes tous deux à la fois sur la plate-forme , en nous servant de contre-poids l'un à l'autre.

Deux chevaux n'auroient pu porter notre attirail ; nous commençâmes à faire un rouleau de notre échelle de corde , qui produi-

fit un volume de cinq pieds de haut, sur un pied d'épaisseur ; & nous fîmes rouler cette espece de meule sur la tour du trésor , que nous jugeâmes plus favorable à faire notre descente. Nous attachâmes bien cette échelle à une piece de canon , & puis nous la fîmes couler doucement dans le fossé. Nous attachâmes pareillement notre moufle ; nous y passâmes la corde de trois cents soixante pieds de long ; & après après avoir transporté à à côté tous nos autres paquets , je m'attachai bien par la cuisse au bout de cette corde du moufle ; je me mis sur l'échelle , & à mesure que je descendois un échelon , mon camarade lâchoit en proportion de la corde du moufle. Malgré cette précaution , à chaque mouvement que je faisois , mon corps sembloit être un cervolant qui voltigeoit en l'air , au point que si pareille aventure fût arrivée dans le jour , de mille personnes qui m'auroient vu flotter de la sorte , je crois fermement qu'il n'y en auroit pas eu une seule qui eût refusé de faire des vœux au ciel pour moi. Enfin j'arrivai sain & sauf dans le fossé. Sur le champ mon compagnon me descendit mon porte-manteau , barres de fer , échelle de bois , & tout notre équipage , que je plaçai au sec sur une petite éminence qui dominoit l'eau du fossé au pied de la tour. Mon camarade s'attacha pareillement à son tour au-dessus du genou à l'autre bout de la corde du moufle ; & lorsqu'il m'eut

fait connoître, par un signal, qu'il étoit sur l'échelle, je fis d'en bas la même manœuvre qu'il avoit fait d'en haut pour me soutenir en l'air, si j'eusse perdu l'échelle : j'eus même le soin de passer le dernier échelon entre mes deux cuisses en m'asseyant dessus, pour lui épargner le flottage que j'avois éprouvé. Il arriva, & pendant tout ce temps il est certain que la sentinelle n'étoit pas éloignée de dix toises de nous, se promenant sur le corridor, parce qu'il ne pleuvoit point ; & c'est ce qui nous auroit empêché de pouvoir y monter pour arriver dans le jardin, comme nous l'avions d'abord projeté. Nous nous vîmes donc forcés à nous servir de nos barres de fer ; j'en pris une sur mon cou avec la vrille, & mon compagnon l'autre ; je n'oubliai pas non plus de mettre dans ma poche la bouteille de scubac, & nous allâmes tout droit à la muraille qui sépare le fossé de la Bastille de celui de la porte Saint-Antoine, entre le jardin & le gouvernement. Dans cet endroit, il y avoit eu anciennement un petit fossé d'une toise de largeur, & d'un ou deux pieds de profondeur ; ce qui nous donna de l'eau jusque sous les aisselles.

Dans le moment, qu'avec la vrille je commençois à faire un trou entre deux pierres pour engrener nos leviers, voilà la ronde major qui passe avec son grand falot à dix ou douze pieds tout au plus au-dessus de nos

têtes. Pour l'empêcher de nous découvrir ; nous nous croupîmes dans l'eau jusqu'au menton ; & lorsqu'elle fut passée, j'eus bientôt fait , à l'aide de ma vrille , deux ou trois petits trous ; & dans peu nous eûmes enlevé la grosse pierre que nous avions attachée. Dès l'instant je répondis à d'Alegre de la réussite : je bus un coup ; je lui en fis boire un autre : nous attaquâmes la seconde, puis la troisième. Une seconde ronde vint à passer , & nous nous remîmes encore dans l'eau jusqu'au menton. Il nous fallut faire cette cérémonie régulièrement toutes les demi - heures que cette maudite ronde passoit toujours , & à la même distance.

Avant minuit nous avions déjà dégradé plus de deux tombereaux de pierres. Vous allez croire que les quatre paroles que je vais rapporter sont écrites pour vous exciter à rire ; mais c'est la pure vérité. Ayant entendu que la sentinelle venoit se promener au-dessus de nous , les décombres que nous avions faits autour du trou , nous forcèrent de nous croupir dans l'eau un peu derriere : la sentinelle arrête tout court. Nous crûmes qu'il avoit entendu ou aperçu quelque chose , & que nous étions perdus ; mais un instant après il fit son petit tour précisément sur ma tête. Quand il fut parti , je dis à mon compagnon à l'oreille : « Cet insolent vient de pisser sur » ma tête ; mais m'auroit-il fait caca sur le » nez ,



» nez , il ne m'auroit pas fait rompre le  
 » silence. » Il me répondit : « je vous crois ;  
 » mais buvons un coup pour apaiser la peur  
 » qu'il nous a faite. Enfin en moins de six  
 » heures de temps , nous eûmes percé cette  
 » muraille qui , au rapport du major , a  
 » quatre pieds & demi d'épaisseur. Dès  
 » l'instant je dis à d'Alegre de sortir , & de  
 » m'attendre de l'autre côté ; & que si mal-  
 » heureusement il m'arrivoit quelque chose  
 » en allant chercher le porte-manteau , de  
 » s'enfuir au moindre bruit ; il n'arriva rien  
 » heureusement : je l'apportai ; il le tira en  
 » dehors : je sortis après , en abandonnant  
 » le reste sans regret. »

Etant tous les deux dans le grand fossé de la porte Saint-Antoine , nous nous croyions hors de péril : d'Alegre tenoit un bout de mon porte-manteau , & moi l'autre , pour gagner le chemin de *Bercy*. A peine eûmes-nous fait cinquante pas , que nous tombâmes dans l'acqueduc qu'il y a dans le milieu de ce grand fossé : nous avions au moins six pieds d'eau au-dessus de nos têtes. Mon compagnon , au lieu de gagner l'autre bord , car cet acqueduc n'a pas six pieds de large , quitte le porte-manteau pour s'accrocher à moi. Me sentant saisir , je donne un grand coup de pied ; je lui fis lâcher prise : en même temps je me cramponne de l'autre côté ; j'enfonce mon bras dans l'eau , l'at-

trappe aux cheveux , & le tire à moi , & ensuite mon porte-manteau qui surnageoit. Ce n'est qu'à cet endroit que nous fûmes hors de péril. C'est où finit cette nuit terrible.

A trente pas de là , comme ce fossé faisoit une pente , nous fûmes à pied sec. Ce fut alors que nous nous embrassâmes , & que nous nous jetâmes à genoux pour remercier Dieu de la grande grace qu'il venoit de nous faire , de ce qu'aucun n'avoit été fracassé en tombant , & de la liberté qu'il venoit de nous rendre. Notre échelle de corde étoit si juste , qu'elle n'avoit pas un pied de trop ni de moins. Nous avions si bien arrangé tout , qu'il n'y eut pas un bout de corde d'embrouillé.... Toutes les hardes que nous avions sur le corps étoient mouillées ; mais nous avions prévu ce petit malheur : nous avions des hardes dans mon porte manteau , & couvertes à l'entrée de chemises sales ; le tout étoit si bien arrangé , que l'eau n'avoit pas pu y pénétrer.

A force d'avoir travaillé pour tirer les pierres du trou , nos mains étoient toutes écorchées ; & une chose qu'on auroit de la peine à croire , c'est que nous avions moins froid dans l'eau jusqu'au cou , que quand nous en fûmes tout-à-fait dehors : car un tremblement universel nous saisit ; nos mains s'engourdirent. Il fallut que je servisse de valet de chambre à mon ami , qui m'en servit à son tour. Comme nous montions la rampe de ce fossé pour entrer

dans le chemin , quatre heures sonnerent. Nous prîmes le premier fiacre , & nous fûmes chez M. de Silhouette, chancelier de monseigneur le duc d'Orléans ; malheureusement il étoit à Versailles. Nous nous réfugiâmes à l'abbaye St. Germain-des-Prez.

*Fin de la premiere partie.*

---

*SECONDE PARTIE.*

**L**A marquise de Pompadour n'ignoroit pas qu'elle nous avoit fort mal traités ; car il y avoit alors six ans qu'elle tenoit d'Alegre dans la Bastille ; & moi sept, qu'elle avoit abusé de ma bonne foi & de la confiance que j'avois eue dans la bonté du roi. Elle savoit que d'Alegre étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'esprit , & que moi je n'étois pas tout-à-fait sot. On ne lui avoit point caché que nous étions fort irrités contre elle : & , avec raison , elle craignoit que nous ne lui causassions bien de l'ennui , en divulguant ses cruautés & sa mauvaise conduite. Nous tâmes conseil , & nous résolûmes de rester cachés un mois , pour lui laisser le temps de jeter ses premiers feux ; car nous ne doutions pas qu'elle alloit tout mettre en usage pour nous faire arrêter & remettre à la Bastille ; & , pour l'empêcher de nous avoir tous deux d'un même coup de filet , il fut résolu que nous sortirions de France l'un après l'autre , & que celui qui ne seroit point arrêté réclamerait son camarade ; qu'il commenceroit par les prières , & qu'au refus de la marquise , qu'il auroit , par degrés , recours aux voies qui feroient le plus d'éclat , en rendant sa



Eruauté publique , jusqu'à ce qu'elle eût relâché l'autre. Comme on craignoit la plume de d'Alegre , il voulut sortir le premier : pour cet effet , il s'habilla en pauvre paysan , & il eut le bonheur d'arriver à Bruxelles. Il fut loger à l'hôtel de *Coffy* , sur la place de l'hôtel de ville. J'avois logé un quartier d'hiver dans cette auberge ; l'hôte se nomme *Volems*. Arrivé dans cette ville , il m'écrivit sur le champ de venir le joindre. Je m'habillai comme lui en paysan ; mais , avant de partir , je me fis donner par celui qui me logeoit son extrait baptistaire , & je m'étois muni d'un factum de procès. Je fus attendre à deux ou trois lieues la diligence qui alloit à Valenciennes ; je m'accommodai avec le cocher pour me porter jusque dans cette ville.

Etant arrivé à Cambrai , dans l'auberge où couche la diligence , un brigadier de la marchausée vint tout droit a moi , me regarde fixement , & me dit : « D'où venez-vous ? ... » La diligence venant de Paris , je ne pouvois pas lui dire que je venois d'ailleurs. « D'où » êtes-vous ? » me dit-il. — Je me gardai bien de lui dire que j'étois de Montagnac , il m'auroit cru sur ma parole , mais je lui dis que j'étois de Digue en Provence , à cause de l'extrait baptistaire de mon hôte que j'avois. — « De Digue , me dit-il ; je suis resté plus » de dix ans dans cette ville. » — Et moi qui n'y avois jamais été , jugez de ma surprise ;

j'aurois mieux aimé qu'un cheval m'eût donné un coup de pied, que de lui entendre préférer cette parole : cependant, sans me concerter, je lui dis : « Parbleu, Monsieur, » si vous êtes resté dix ans à Digue, vous ne devez pas regretter de mourir aujourd'hui ; » car vous devez vous être bien diverti. La » Provence & les Provençales sont bien gaies ; » avouez-le : parie que vous n'êtes pas resté » un seul jour sans danser. — Oh ! si j'ai » dansé !... depuis le matin jusqu'au soir. — » Le vin est à bon marché dans mon pays, » n'est-il pas vrai, Monsieur ? — Ah ! d'honneur, me dit-il, je ne faisois que boire & » danser. » — Cependant, après lui avoir fait bien des questions, malgré moi, il m'en fit à son tour qui n'étoient pas si amusantes que les miennes. « Connoissez-vous, me dit-il, » M. un tel, un tel, un tel, &c. » Ici je me ressouvins de la fable du singe & du dauphin. Dans un naufrage, un singe s'étoit mis sur le dos d'un dauphin : celui-ci lui demanda s'il connoissoit le Pyrée. Si je connois le Pyrée, dit le singe, c'est le meilleur de mes amis. Comme le Pyrée étoit le port d'Athènes, le dauphin tourna la tête pour voir ce qu'il portoit sur son dos, voyant que ce n'étoit qu'un singe, il le jeta dans l'eau. Le souvenir de cette fable me rendit prudent ; car je dis en moi-même : si ce brigadier de maréchaussée te tend un piège, & que tu dises que tu les

connois ; tu es un homme perdu ; car , s'ils existent , il te poussera des demandes auxquelles tu seras de plus en plus embarrassé de répondre. En conséquence je pris un autre biais ; je fis semblant de ruminer tout haut , en disant : « M. un tel , M. un tel , M. un » tel , &c. Je ne me souviens pas d'avoir » jamais entendu prononcer ces noms dans » Digue , qui n'est cependant pas extrêmement grand. Et de combien de temps me » parlez - vous , Monsieur ? — De dix-huit » ans , me répondit-il. — Oh ! lui dis je , je » n'étois alors qu'un enfant , & il est hors de » doute que ces personnes sont mortes. En- » suite il me dit : Ah ! les excellentes eaux » qu'il y a dans cette ville ; elles operent des » miracles : je leur ai vu guérir tels & tels » maux. — Je lui répondis : Monsieur , dans » tous les lieux du monde , Dieu a mis des » eaux & des breuvages pour guérir toutes » sortes de maladies. » Comme il alloit me faire encore d'autres questions , telles que de me demander si je n'avois pas dans le carrosse un compagnon de voyage ; à quoi je répondis très-brièvement que non , & qu'à la longue j'aurois très-certainement succombé ; car il prenoit trop de plaisir à s'entretenir avec ma personne. Je vis sortir de l'écurie le cocher de la diligence , je lui criai de toutes mes forces : « Gustin , Gustin ! il tourne la tête » de mon côté : Voulez-vous que nous allions



» boire une bouteille chez notre vieux ami ?  
 » Il me répondit , en prononçant un f....  
 » Je le veux bien. » Alors je tirai une révé-  
 rence à M. le brigadier , qui me pesoit plus  
 de mille quintaux sur les épaules , & nous  
 fûmes effectivement boire une bouteille.

Le lendemain la diligence arriva à Valen-  
 ciennes avant midi. Je fus arrêté à la porte ;  
 on m'y fit plusieurs questions ; je leur répondis  
 que pour ce moment je venois en droiture de  
 Paris ; mais que j'y étois arrivé de Digue.  
 On me demanda mon passeport. Sur le champ,  
 sans répondre , je tirai de ma poche , bien  
 accommodés dans un mouchoir , le factum  
 & l'extrait baptistaire. Je leur dis que j'étois  
 domestique , & que mon maître m'envoyoit  
 porter ces papiers à son frere , qui étoit éta-  
 bli à Amsterdam. Ils me laisserent passer. Là ,  
 je pris la diligence de Bruxelles , & j'y arrivai  
 le lendemain ; je fus tout droit chez mon an-  
 cien hôte , qui , sous l'habit de domestique ,  
 ne me reconnut point ; mais son épouse me  
 futa au cou , & me donna plusieurs baisers.  
 Ensuite je lui demandai où étoit M. d'Alegre.  
 Elle me répondit : *je ne fais*. — « Je lui ai  
 » cependant dit de venir loger chez vous à  
 » son arrivée : il m'a écrit & m'a fait des  
 » compliments de votre part ; il doit être ici  
 » par conséquent , & vous ne devez pas me  
 » cacher où il est ? » Elle me répondit encore :  
*Je ne fais où il est.*



A ces mots un coup d'épée ne m'auroit pas fait plus de peine ; car je vis bien qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Je dis au mari & à la femme : s'il vous doit, vous n'avez qu'à me le dire, je vais vous satisfaire. La femme répondit, tout est bien payé. Le mari me demanda si je logeois chez lui ? Je lui répondis : si vous avez un lit à me donner, cela n'est pas douteux ; vous n'avez qu'à me préparer à souper ; mais je ne puis me rendre ici que sur les dix heures ; je voulus lui donner un écu d'avance, il n'en voulut point ; mais il me dit qu'il alloit faire écrire mon nom à l'hôtel de ville ( c'est l'usage ) ; je sortis vite de cette auberge, sous prétexte que j'avois des affaires à terminer dans la ville ; mais bien résolu de ne pas y retourner. Je fus chez un de mes amis intimes, nommé l'Avocat Scorvin, qui occupe aujourd'hui une place considérable dans le grand conseil du Brabant. Il venoit manger dans cette auberge dès 1747, que je passai un quartier d'hiver en cette ville. Je lui racontai mes aventures, & ce qui venoit de se passer. Il me répondit : j'ai beaucoup de peine à croire que M. le Prince Charles ait donné les mains pour faire arrêter votre ami, ou enfin que ses conseillers se soient prêtés à son enlèvement ; si vous voulez, je vous donnerai un logement ici ; mais, pour ne rien hasarder, je vous conseille de partir tout à l'heure. Je lui répondis que c'étoit la résolution que

j'avois déjà prise , mais que je n'avois pas voulu passer sans le saluer. Je le chargeai de quelques commissions qu'il fit : en sortant de chez lui , je fus tout droit à la barque d'Anvers , qui devoit partir à neuf heures précises du soir ; j'entrai dans le cabaret le plus proche , en attendant son départ. Un jeune Savoyard , en habit de dimanche , vint se mettre à ma table avec son épouse , & deux de ses parents qui venoient l'accompagner. En me regardant ce Savoyard me dit : « A » votre air je connois que vous êtes François ,  
 » — Vous ne vous trompez pas. — Allez-  
 » vous à Anvers ou plus loin ? — Je vais à  
 » Amsterdam. — Bon , dit-il , nous ferons  
 » le voyage ensemble ; je parle très-bien  
 » Hollandois , & si on nous cherche quelque  
 » dispute , nous ferons deux , & nous nous  
 » défendrons. »

Si je n'avois été plongé dans un chagrin extrême , à cause du malheur arrivé à mon compagnon d'infortunes , j'aurois ri. Cependant je lui répondis : « Qu'il pouvoit compter  
 » sur moi , que je ne lâcherois point le pied. »  
 Nous arrivâmes de bon matin à Anvers. Ce ramoneur , qui s'appelloit *Achard* , me dit :  
 « Mon ami , comme les vents peuvent devenir  
 » mauvais & contraires , il nous faut acheter  
 » ici des vivres pour plusieurs jours. » Je le remerciai de l'avis ; mais il voulut m'accompagner dans la ville , où j'acheterai quelques

livres de jambon cuit, du fromage, du pain, & deux bouteilles d'eau-de-vie de genievre, &c. Nous fîmes porter tout cela dans la barque de Rotterdam, qui devoit partir à une heure précise après midi : alors il n'étoit pas dix heures. Le Savoyard me dit : « Nous » avons le temps, voulez-vous, mon ami, » que je vous mene à la cathédrale pour voir » les beaux tableaux qu'il y a dans cette » église. » Quoique je les eusse vus avant lui, je lui dis que je le voulois bien : il m'y mene. Dans le temps que nous y étions, occupé d'autre chose que de tableaux, je lui dis : « Vous êtes marié à Bruxelles ; votre femme » y demeure ; ne pourrois-je pas la charger » de me retirer un porte-manteau qui doit » m'arriver de Paris par la diligence ; car j'ai » eu une affaire d'honneur en France, qui » m'a empêché de pouvoir le prendre avec » moi. A ce mot il me dit, parlez bas ; car » il y a cinq jours aujourd'hui qu'il est arrivé » à Bruxelles une affaire de grande conséquence. Deux prisonniers d'état se sont » échappés de la Bastille à Paris ; un s'est » déguisé en mendiant, & sous cet habit il » est arrivé à Bruxelles : il avoit été loger à » la place de l'hôtel de ville. Le lendemain » il s'est fait faire un habit galonné, & alloit » se promener avec les officiers qui mangent » dans cette auberge ; Laman (c'est un officier de justice qui arrête le monde) a reçu



» un ordre de l'arrêter : & voici comme il  
 » s'y est pris pour sauver l'éclat. Il a été  
 » l'attendre à la porte de son auberge, & lui  
 » a dit : Monsieur, vous êtes étranger, &  
 » moi je suis Laman ; il faut que vous ayez  
 » la bonté de vous transporter chez moi pour  
 » me donner votre nom & vos qualités. Ce  
 » monsieur, qui croyoit sa personne en sûreté,  
 » le suivit ; mais quand il a été arrivé dans sa  
 » maison, il l'a enfermé dans une chambre,  
 » en lui disant : Monsieur, j'ai ordre du  
 » prince Charles de vous faire conduire sur  
 » les terres de Hollande : soyez bien assuré  
 » que vous serez content du prince. Cepen-  
 » dant le lendemain à la pointe du jour,  
 » M. de Lécaille, grand prévôt du Brabant,  
 » l'est venu prendre bien accompagné, &  
 » l'a conduit aux portes de Lille. C'est là qu'il  
 » l'a remis à un exempt François qui suivoit  
 » en chaise de poste à une portée de fusil par  
 » derrière. J'ai appris tout cela de Laman,  
 » qui est mon bon ami, & qui m'a bien dé-  
 » fendu d'en parler à personne. »

Par ce cruel récit, je ne pus plus douter  
 du malheur qui étoit arrivé à mon compagnon  
 d'infortunes. Néanmoins je dis au ramoneur :  
 « a-t-on arrêté l'autre ? — Pas encore, me  
 » dit-il ; mais on ne le manquera pas, car il  
 » y a bon nombre de gens à l'affût. Je dis  
 » en moi-même : de par tous les saints du  
 » paradis, je viens de l'échapper belle ! »



Après avoir été instruit de tout par ce ramoneur, je lui dis : « ah ! pour moi je ne suis » point prisonnier d'état ; c'est pour m'être » battu en duel , & avoir blessé mon ennemi : » & pour éviter qu'on me mette en prison , » je vais en Hollande attendre que mes parents aient accommodé mon affaire. Achar, » lui dis-je, ne croyez point que ce soit en » traître que je l'ai blessé ; c'est en tout honneur. — Oh, me dit-il, je vous crois , » Monsieur. »

Cependant, je fis des réflexions ; je dis en moi-même, si le prince Charles a donné son consentement pour faire arrêter d'Alegre, il ne manquera pas de faire courir après moi ; car dès hier au soir il aura été instruit que je suis arrivé à Bruxelles. Vu que je n'y ait point couché, il ne peut éviter de penser que je suis parti par la barque d'Anvers, pour passer en Hollande. A Bruxelles, on fait précisément l'heure du départ de la barque de Rotterdam ; & en moins de quatre heures, en chaise de poste, on peut venir à Anvers. Or, je ne doutai point que celui qui avoit fait arrêter d'Alegre, n'envoyât un ordre, au même M. de l'Ecaille à Anvers, pour me faire arrêter en entrant dans la barque de Hollande ; & pour éviter ce malheur je dis au ramoneur : « Achar, la barque qui doit nous porter à » Rotterdam, passe-t-elle à Berg op zoom ? » Il me répondit que non. (c'est ce que je savois

avant lui) Je feignois cependant d'en être fâché, & lui dis : « je ne m'attendois pas à ce » contre-temps ; car il faut de toute nécessité » que je passe à Berg op-zoom pour recevoir » l'argent d'une lettre de change. Ainsi, mon » ami, je suis bien fâché de ne pouvoir ache- » ver le voyage avec vous, qui me paroissez » être un parfait honnête homme ; mais j'es- » pere que nous nous reverrons à Amster- » dam, & nous boirons plus d'une bouteille » ensemble. En attendant, je vous fais pré- » sent de tous les vivres qui sont dans la bar- » que. » Ce présent fit beaucoup de plaisir à ce ramoneur qui, par reconnoissance, voulut m'accompagner hors la ville, & m'indiquer le chemin qui mène à Berg op-zoom. A peine m'eut-il tourné le dos, que je me mis à courir de toutes mes forces, jusqu'à ce que je fusse arrivé sur les terres de Hollande, de crainte qu'en entrant dans la barque on ne me réclamât, & que ce ramoneur ne lâchât quelque parole indiscrete.

J'arrivai fort heureusement à Amsterdam. J'y trouvai plusieurs personnes de ma province ; je ne les avois jamais vues : mais comme elles connoissoient ma famille, il y en eut une qui voulut que je vinsse loger chez elle. Cet honnête homme fit venir plusieurs personnes sages chez lui pour faire une consultation. Tous m'assurèrent que je n'avois rien à craindre ; que ma personne étoit en sûreté dans

Amsterdam ; que les états ne me livreroient pas , pourvu que je fusse tranquille.

Mon dessein n'étoit pas de me venger , ni même de troubler la tranquillité de la marquise de Pompadour. Il est vrai que j'aurois mieux aimé mourir que de lui abandonner mon camarade d'infortunes. J'attendois même avec impatience que j'eusse reçu de l'argent de chez moi , pour le lui faire redemander d'une maniere respectueuse , en faisant agir toute sa famille ; & moi-même j'aurois répondu de sa sagesse & de sa discrétion.

La marquise de Pompadour étoit une femme vindicative ; il n'y a que Dieu seul qui l'ait connue ; & pour faire périr un de ses ennemis elle auroit fait dépenser vingt millions à la France. Le ministre ou le contrôleur-général des finances se feroient bien gardés de la refuser.

Par rapport à tout le mal qu'elle m'avoit fait , elle me fit réclamer par l'ambassadeur de France , au nom du roi , aux états de Hollande. Eh ! quelle est la puissance qui refuseroit un de ses sujets à un aussi puissant monarque.

Par un malheur qui surpasse mes lumieres , je ne fais comment on put intercepter mes lettres à la poste d'Amsterdam , ayant eu la précaution de changer de nom , & de les faire mettre à d'autres bureaux de poste , qu'à ceux d'où l'on pouvoit juger que j'en dusse recevoir.

Des lettres que l'on m'avoit interceptées , on ne m'en envoya qu'une seule , celle de mon pere , dans laquelle il y avoit une lettre de change , & qu'on avoit eu soin de recacheter. A l'occasion de cette lettre , qui me fut rendue par les voies ordinaires , ils prirent des arrangements pour m'enlever en allant chercher mon argent. Ainsi ce fut en allant faire acquitter cette traite que je fus arrêté , dans la maison de Mars Fraicinet , banquier , au marché aux fleurs , le premier juin 1756. Je fus conduit à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam , où je restai huit jours ; & ensuite je fus mené par eau à Anvers , & de là en poste à la Bastille , où je fus , en arrivant , jeté dans un cachot , les fers aux pieds & aux mains , couché sur la paille , sans couverture.

C'est de ce lieu affreux , que le 14 avril 1758 , j'envoyai au feu roi , Louis XV , le projet militaire , pour faire prendre généralement à tous les officiers & sergents , des fusils au lieu d'espons , dont ils se servoient jusqu'alors ; & par ce moyen , j'augmentai nos armes , sans qu'il en coûtât rien , de vingt-cinq mille fusiliers.

Par un second mémoire que j'adressai à la cour , le 3 juillet 1758 , j'ai procuré plus de douze millions de revenu à la France : ces deux services , rendas dans un temps où le roi avoit grandement besoin d'argent , auroient fait rendre la liberté au plus grand criminel ,  
&



& lui auroient encore procuré une fortune honnête ; ils n'ont servi , à moi innocent , qu'à me faire redoubler les persécutions , à m'accabler d'outrages ; de faire prendre à mes ennemis la résolution inhumaine & meurtrière de me faire , par la suite , périr dans un cachot de Bicêtre ; dans le cachot des scélérats.

Quant à présent , détenu dans celui de la Bastille depuis quarante mois , les fers aux pieds & aux mains , & couché sur la paille , sans couverture ; je dus ma sortie au débordement de la rivière. Quand on m'en tira , j'avois de l'eau jusqu'à la ceinture ; on me mit dans une chambre ordinaire , en attendant la disgrâce de mon ennemie , qui seule pouvoit me donner l'espoir d'obtenir ma liberté.

Le pauvre Dalegre , mon malheureux compagnon d'infortunes , ne put résister à un traitement aussi cruel ; il devint fou enragé. Dans le mois de mai 1777 , il vivoit encore. On l'avoit transféré dans la maison de force de Charenton , gouvernée par les freres de la Charité ; séjour que l'on me destinoit pareillement , selon toute apparence ; car on me donna un jour la permission barbare de le voir aux catacombes. Je le trouvai parmi les frénétiques enragés..... Hélas ! en le voyant dans ce lieu affreux , je ne pus retenir mes larmes ! Et c'étoit le but de ceux qui me permirent cette partie de plaisir , que de me

conduire au désespoir ! Je lui dis mon nom , je lui dis que c'étoit moi qui étois échappé de la Bastille avec lui ... il ne me reconnoissoit point ? .... Il me répondit que non , qu'il étoit Dieu.

On croit faire grace à un criminel en le condamnant à une prison perpétuelle ; mais d'après ma propre expérience , & celle que j'ai été à portée de prendre dans les autres , que je n'ai vus que de trop près , j'ose dire , que les juges seroient plus humains mille fois , en ôtant la vie à un coupable par le plus douloureux de tous les supplices , que de le condamner à une prison perpétuelle. Dans le premier cas , en moins d'une heure , tous ses jours malheureux seroient finis ; au lieu que dans une longue prison , il souffre à chaque instant toutes les douleurs d'un million de morts.

Je n'ai jamais souhaité la mort à mon ennemie ; mais nuit & jour je soupirois après sa disgrâce ; & je puis protester que je ressentis beaucoup de peine lorsque , le 18 avril 1764 , deux demoiselles auxquelles j'avois jeté un paquet de papiers du haut des tours de la Bastille , en profitant d'un grand vent , jusques dans la rue St. Antoine , les priant de me tendre une main secourable , ne cessioient , pendant plusieurs jours , de me faire des signes qu'elles alloient travailler pour moi ; mais un matin , par la fenêtre de leur cham-

bre , elles me firent voir un grandissime papier , sur lequel étoient écrits ces quatre mots :

**HIER XVII , EST MORTE  
MADAME LA MARQUISE DE  
POMPADOUR.**

Je laissai passer plusieurs jours , pour voir si l'on ne viendrait pas délivrer les prisonniers que cette dame tenoit à la Bastille ; car je savois bien que je n'étois pas le seul. Au bout d'un mois , voyant qu'il n'y avoit rien de nouveau , j'écrivis à M. de Sartines : « que » madame la marquise de Pompadour étant » morte le 17 du mois d'avril , selon l'auto- » rité des loix , l'innocence de ma faute , fa » trop longue expiation ; la liberté devoit » m'être rendue ; & que je le suppliois en » en grâce sur-tout , de vouloir bien consi- » dérer la longueur du temps que je suppor- » tois ma captivité , injuste & barbare d'après » mon innocence ! » Comme M. de Sartines avoit expressément défendu à tous les officiers , chirurgiens , porte-clefs , d'instruire les prisonniers de cette mort ; il vint à la Bastille , me fit descendre à la salle du conseil , & me dit : « Je veux absolument savoir quelle est » la personne qui vous a appris cette mort. » Je n'eus pas le temps de la réflexion , car je lui aurois répondu que : « la nuit du 17 avril ,



» j'avois été tellement préoccupé , & à di-  
 » verses reprises , de cette nouvelle , & tour-  
 » menté même par cette idée , que je me  
 » l'étois persuadée , que je l'aurois parié , &  
 » que l'aveu de son interrogation , confirmoit  
 » ma croyance. » Mais pris à l'improviste ,  
 je lui répondis tout naturellement , « que  
 » j'étois honnête homme , & que j'aimerois  
 » mieux qu'on m'arrachât le cœur que de tra-  
 » hir , & d'avoir la lâcheté de payer d'ingra-  
 » titude la personne qui m'avoit donné cette  
 » nouvelle. — Eh bien ! me dit-il , puisque  
 » c'est ainsi , je ne vous rendrai votre liberté ,  
 » que quand vous me l'aurez nommée. » Il  
 insista , je persistai , & fus constant dans mon  
 refus , & préférerois sans balancer la continua-  
 tion de mon emprisonnement à l'ingratitude  
 & à la perfidie. M. de Sartines enfin fut très-  
 mécontent de mon genre de probité ; je doute  
 cependant qu'aucune personne honnête puisse  
 me blâmer , ou approuver la conduite de M. de  
 Sartines en cette occasion. A sa place , & tout  
 homme d'état que j'eusse voulu être , il me  
 semble que si j'eusse fait une semblable ques-  
 tion , j'aurois jugé le prisonnier , même de  
 quinze ans , qui auroit trahi son bienfaiteur ,  
 indigne de jouir jamais de la liberté qu'il me  
 demandoit ; & que j'aurois au contraire donné  
 des louanges à celui qui auroit eu le courage  
 de résister à mes offres & à mes menaces ,  
 telles intéressantes ou terribles fussent-elles  
 pour lui.



Quoi qu'il en soit , je continuai à le solliciter vivement. J'écrivis lettre sur lettre à M. de Sartines , mais sans aucun succès. On me donnoit , à la vérité , quelques foibles espérances ; mais la maniere dont on me les donnoit , & les intervalles auxquelles elles m'étoient transmises , me faisoient assez juger combien elles étoient illusoires ! .... A mesure que mes espérances s'évanouissoient , mon esprit s'aigrissoit davantage : & de rester prisonnier , sans aucune partie du moins que je connus , me fit mettre , sans doute involontairement , moins d'humilité & de ménagement dans mes réclamations. Enfin , aliéné un jour par le désespoir , je m'échappai à écrire une lettre injurieuse à M. de Sartines. Lettre fatale ?.... Lettre écrite dans un moment d'égarement ; qu'un cœur généreux eût sans doute pardonnée , & qui fut cependant la cause de tous les malheurs qui m'ont depuis accablé.

Mais quel homme peut être assez maître de lui-même pour étouffer dans tous les instans de sa vie l'indignation que produisent nécessairement des tourmens renaissans sans cesse , & aussi injustes que prolongés. J'ai sans doute été imprudent , inconsideré : j'ai eu tort de céder à un mouvement d'impatience trop violent : de choquer un homme qui me tenoit en sa puissance , quelque inique qu'il fût envers moi. Mais enfin , je n'ai à rougir

d'aucun crime ; mon cœur est pur , ma conscience est en paix.

Cette malheureuse lettre rendit M. de Sartines furieux contre moi : il me fit mettre sur le champ dans le cachot de la tour nommée la Bassiniere , au pain & à l'eau.

Il y avoit déjà plus de quinze ans que j'étois à gémir dans la Bastille ; & les officiers , qui sont des hommes humains , n'étoient pas trop fâchés que j'eusse eu le courage de reprocher à M. de Sartines sa cruauté : & comme il ne manquoit pas tous les mois d'y aller faire parade de sa puissance , il s'en aperçut ; & pour ne pas laisser sans cesse sous les mêmes yeux une preuve de sa barbarie , la nuit du 14 au 15 du mois d'août 1764 , veille de l'Assomption ; à minuit précises , on vint me chercher au cachot ; on me conduisit au gouvernement : là on me chargea de chaînes de toute espece. On me porta dans un fiacre ; & en sortant de la salle du gouvernement , l'exempt , qu'on nomme Rouillé , dit aux officiers « qu'il alloit me conduire » dans un couvent de moines , pour prendre » l'air petit à petit pendant deux ou trois » mois , au bout desquels on me rendroit la » liberté. » Cet exempt , non content de » m'avoir chargé de fers avant que le carrosse parût , me passa encore une autre chaîne au cou ; & l'on fit passer l'autre bout sous le pli de mes genoux. Au premier coup de fouet

que le cocher donna à ses chevaux , le recors , qui étoit dans le carrosse à côté de moi , mit une de ses mains sur ma bouche , & l'autre derrière ma tête. Le second recors , qui étoit devant moi aux côtés de l'exempt , tira la chaîne si rudement , & l'autre poussa ma tête d'une telle violence , que je crus qu'ils m'avoient cassé les reins , & qu'ils alloient m'étouffer , & me jeter dans la rivière. Mon visage étoit précisément entre mes genoux , & l'on me conduisit dans le donjon de Vincennes , où je fus jeté dans une cachotière.

Je fais que les officiers des prisons royales sont forcés , malgré eux , d'exécuter les ordres qu'on leur donne ; & j'ose dire que , pendant un temps infini , chaque morceau de pain ou verre d'eau que j'avalais , je croyois que ce seroit le dernier. Ah !.... on a bien raison de dire que l'attente de la mort est plus affreuse que la mort même. Je me croyois un homme perdu sans ressource ; mais heureusement pour moi que le lieutenant de roi , M. Guyonnet , étoit un homme d'honneur & d'humanité. Il venoit très-souvent me voir ; je lui racontois toutes mes aventures , toutes mes infortunes. Il en fut extrêmement touché , & me protesta qu'il alloit travailler pour moi de toutes ses forces : ce qu'il fit ; car voyant l'injustice affreuse dont M. de Sartines m'accabloit , avec cette ardeur qui caractérise une ame sensible & généreuse ; il vint à bout de me tirer de la



cachotiere où j'étois malade ; mais il parvint même à me faire accorder deux heures de promenade par jour dans le fossé, à la garde de deux fusiliers & un sergent , qui restoit à la porte avec une autre sentinelle.

Il y avoit déjà vingt mois que mon ennemie étoit morte , & deux que je jouissois de cette promenade , quand le 23 novembre 1765 , sur les une heure du soir , dans le temps que j'y étois , il s'éleva un brouillard fort épais. Je dis en moi-même , il ne faut pas que je perde cette belle occasion d'échapper : & ayant monté la rampe du fossé , étant entre deux fusiliers , & derriere le sergent , je demande à celui-ci : « Comment trouvez-vous le temps ? » — Monsieur , fort mauvais ! Et moi , repris-je , je le trouve fort bon pour échapper. » Sur le champ , avec mes coudes , j'écarte les deux sentinelles qui étoient à mes côtés d'une telle force , qu'il font l'un mi-tour à droite , & l'autre à gauche ; je pousse si rudement le sergent , qu'il tombe sur le nez , & passe à côté du troisieme sentinelle qui étoit au bout du pont-levis ; & me voilà dans la cour du gouvernement , fuyant de toutes mes jambes. Le sergent se relève , & lui & ses trois sentinelles , se mirent à courir après moi , en criant : *arrête , arrête , arrête*. J'enfile la cour royale qui étoit pavée de monde allant & venant ; & pour empêcher que personne ne m'arrêtât , je me mis à crier comme ces quatre



soldats : arrête , au voleur , arrête : & avec ma main , je faisois des signes que le voleur fuyoit devant , & le brouillard m'étoit fort utile : car de tous ceux qui étoient autour de moi , il n'y avoit que ceux qui pouvoient me voir , qui se missent à crier comme moi , arrête. De sorte , qu'à la tête de tous ces criards , & par la faveur de cet heureux brouillard , je traversai toute la cour royale ; mais ici il fallut changer de note. Une sentinelle s'étoit postée au milieu de la porte , qui n'a pas deux toises de large , avec la bayonnette au bout du fusil. Comme ce même homme m'avoit gardé un grand nombre de fois en allant me promener , il me connoissoit , & me dit : « Arrêtez , Monsieur , où je » vous passe ma bayonnette au travers du » corps. Je me modérai , en disant : » O » Chémé ! ( c'étoit le nom de la sentinelle ) » vous n'êtes pas assez méchant pour tuer un » homme qui ne vous a jamais fait de mal , » & que vous connoissez. « En même temps j'écarte & saisis sa bayonnette & son fusil , & le secoue si fort , que je le fais tomber par terre. Je pris ma course tout armé , & j'entrai dans le bois du parc pour me cacher aux regards de tout le monde ; ensuite je jetai le fusil , & fis un demi-tour à droite ; & toujours en courant , j'eus bientôt rencontré la muraille du parc. Je l'escalade , & saute dehors ; & à cinquante ou soixante toises , je

me cachai dans le premier lieu où je crus ne pouvoir être découvert jusqu'à la nuit close que j'entrai dans Paris.

Je fus tout droit chez les deux demoiselles , auxquelles j'ai dit que j'avois jeté mon paquet de papiers du haut des tours de la Bastille. Par un mot d'écrit pour elles , qui étoit dedans , je les avois priées d'aller porter ces papiers à un de mes amis , nommé la Beaumelle , connu pour avoir critiqué la *Henriade* de Voltaire : je leur demandai ce qu'elles en avoient fait : elles me répondirent qu'on leur avoit dit que M. de la Beaumelle étoit dans le pays étranger , & que depuis plus de quinze mois , ne me voyant plus promener sur le haut des tours de la Bastille , elles m'avoient cru ou sorti de captivité , ou mort , & qu'elles les avoient brûlés. En un mot , je vis que ces deux demoiselles avoient beaucoup plus de sensibilité que d'esprit ; car il est évident que si ce message eût été entre les mains d'une personne un peu intelligente , entre les mains enfin d'une madame Legros , que nous aurons occasion de connoître par la suite , elle seroit venue à bout , & peut-être alors en peu de temps , de me tirer des griffes de mon nouvel ennemi ; la première étant morte peu de temps après que je leur eus jeté ce paquet.

M. de Sartines savoit , pour mon malheur , que j'étois protégé par feu M. le maréchal duc de Noailles , pere de celui d'aujourd'hui ,

qui vivoit alors , par M. de Silhouette , &c. Et moi je n'ignorois pas que mon évasion ne dût le jeter dans de grandes inquiétudes. J'étois alors âgé de quarante ans , & j'échappois pour la troisieme fois d'une captivité de dix-sept , dans la dernière desquelles sur-tout j'avois souffert des tourments au dessus de toute expression. Je soupirois cependant plus après le repos qu'après la vengeance , qui auroit pu m'attirer de nouveaux malheurs encore ; & comme un honnête homme commencé toujours par la douceur & la modération pour accommoder les affaires , afin de mettre son ennemi dans son tort , le lendemain de mon évasion , j'écrivis à M. de Sartines pour le rassurer , & lui protester que je ne ferois pas une seule démarche , que je ne dirois point une seule parole qui pût lui déplaire , ou ternir sa réputation. Malgré cela , il n'en avoit pas moins pris la résolution de me perdre. Il prévint en conséquence les ministres contre moi : il fut lui-même chez M. le comte de la Marche , aujourd'hui prince de Conti , chez M. le maréchal duc de Noailles ; il envoya des exempts à Petit-Bric , maison de campagne de M. de Silhouette. Il lui écrivit que c'étoit à sa recommandation qu'il m'avoit accordé des adoucissements , dont j'avois abusé , &c. Nota , que cela n'étoit point : néanmoins cela me porta des coups mortels , tant a de force le droit ou le pouvoir de calomnier.



De mon côté, je n'étois pas moins intrigué que lui, voyant qu'il vouloit absolument me perdre.

Je fus chez un de mes amis, le chevalier Méhégan, qui a un frere brigadier des armées du roi; je viens d'apprendre qu'il est mort : c'étoit un homme d'esprit. Je lui racontai mes malheurs. « Comment, dit-il, c'est vous qui » avez échappé du donjon de Vincennes ? » Oh ! je vous dirai, mon cher ami, que » M. de Sartines, & le frere de la marquise » de Pompadour, ( tout le monde a connue » peu d'esprit, & la brutalité de caractère » de ce marquis de Marigny ) » sont dans une » peine extrême à votre égard. Je fais très- » certainement que tous les exempts, tous » les commissaires, tous les recors, tous les » inspecteurs de police ; en un mot, je fais » qu'ils vous font chercher dans tout Paris par » trois mille personnes. De plus, ils ont pro- » mis mille écus à celui qui leur donnera » votre adresse : on a envoyé votre signale- » ment à toutes les maréchaussées de France » pour vous arrêter. »

On ne craint point un coquin, même un scélérat, auquel on n'a fait que le mal qu'il mérite. Ceux-ci fuient la justice, & moi je la recherchois ; & voilà précisément ce que M. de Sartines & le marquis de Marigny craignoient tant que je ne trouvasse un moyen, un débouché ; & c'étoit à cause de cela jus-



rement que M. de Sartines étoit allé chez M. le comte de la Marche, chez M. le duc de Noailles, chez M. de Silhouette, pour les empêcher de me tendre une main secourable; ce à quoi il ne réussit que trop bien. Enfin, le chevalier de Méhégan me dit : » Perdu pour perdu, je vous conseille d'aller » à Fontainebleau où est le roi, de vous » jeter à ses pieds, & de lui demander justice. » En conséquence, j'écrivis au ministre de la guerre, & je lui donnai ma parole d'honneur « que je serois chez lui le 18 » décembre 1765, & que je le suppliois en » grace de ne point me faire arrêter avant » de m'avoir accordé un moment d'audience; » qu'ensuite, s'il me l'ordonnoit, je me rendrois moi-même en prison : » malgré tous les gens postés pour m'arrêter, j'arrivai dans son appartement un jour plutôt que je n'avois promis; c'est-à-dire, le 17. Dès l'instant que je me fus fait annoncer, il me fit arrêter à côté de son Suisse, sans vouloir me permettre de dire une seule parole. Je fus garotté avec des cordes; on me mit dans un carosse, & je fus conduit tous droit dans le donjon de Vincennes, où je fus jeté en arrivant dans le cachot noir. En entrant dans ce lieu, je ne pus m'empêcher de m'écrier, hélas ! .... Est-ce donc ainsi qu'on rend justice à l'innocence !... A ces mots, un porte-clés, nommé Monchailain, me dit d'une voix rébarbative : « on ne

» sauroit trop vous accabler..... Vous êtes la  
 » cause qu'on a pendu le sergent qui vous  
 » gardoit. »

Oui , cela est vrai ! si j'avois vu mettre le feu à un brâsier , pour y faire rougir plusieurs paires de tenailles pour m'arracher les entrailles. Oui.... oui , cette terrible vue n'auroit pas fait une aussi cruelle impression sur mon cœur , que cette affreuse parole , que je crus véritable. Je perdis connoissance , ne sentant aucun de mes maux personnels ; je tombai sur ma poignée de paille , & pendant plus de deux mois , il me fut impossible de prendre un moment de repos. Dans l'obscurité de ce cachot affreux , je n'avois devant les yeux , sans cesse , que ce sergent ! Il étoit innocent , car il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour m'arrêter ; & ce n'étoit nullement de sa faute si j'étois & plus adroit & plus vigoureux que lui ; & à tout instant , grands Dieux !..... je le voyois monter à la potence..... Je voyois l'officier des hautes-œuvres lui arracher la vie..... puis couper la corde , & le laisser tomber comme un sac de terre... Ah ! quel spectacle , bon Dieu ! pour un honnête homme , que d'avoir sans cesse devant les yeux , un pauvre malheureux qu'il a fait pendre..... Oui , j'ose dire que toutes les furies de l'enfer n'auroient pu ajouter quelque chose à mon martyre. Que si depuis l'instant qu'on m'eut dit cette abominable four-

berie , il est entré dans ma bouche un morceau de pain , un verre d'eau ; je ne prenois cette triste nourriture , que dans l'espérance que Dieu me feroit un jour la grace de venger la mort de cet innocent. Et comme je ne pouvois le bannir de ma vue , infailliblement j'aurois perdu l'esprit ; je serois devenu enragé comme ce pauvre d'Alegre , si Dieu , touché de ma peine , n'eût eu pitié de moi de la maniere suivante :

Nuit & jour je faisois des cris épouvantables !.... Dieu.... oui Dieu donna la hardiesse à une sentinelle , nommée Ar... Lorrain , de s'approcher de la porte de mon cachot , à minuit précises : & ce brave homme me cria le plus bas qu'il le put : « Monsieur , ne vous » désespérez pas , Dieu aura pitié de vous , » il mettra fin à votre peine. — Ah ! mon » ami ! lui dis-je , il n'est plus possible de » mettre fin à ma peine..... Jamais je ne » pourrai oublier que je suis la cause que ce » pauvre Vielcastel a été pendu ! — Que me » dites-vous , reprit-il , Monsieur ? que vous » êtes la cause qu'on a pendu Vielcastel , » notre sergent ?.... Oui. — Eh ! Monsieur , » on vous a trompé , il est aujourd'hui de » garde au donjon. Il est bien vrai qu'il a été » mis au cachot avec les autres sentinelles » qui vous gardoient ; mais le lendemain de » votre arrivée , on leur a rendu leur liberté , » &c. »

Si la douleur me fit perdre connoissance ; la joie m'ôta la parole ; tous les organes de mon corps se dilaterent. Ma bouche s'ouvrit , je ne pouvois plus la fermer. Je me jettai sur la terre ; je la pressai de mes bras , en y appuyant ma bouche..... Je la baisois , comme si cette terre eût été les pieds , le corps de Dieu même , en reconnoissance de la grande grace qu'il venoit de me faire. Car , je serois devenu enragé si j'étois resté encore un mois dans un état si terrible.

Oui , si on m'avoit dit : on vient d'assassiner votre pere , votre mere , n'y ayant point de ma faute ; à la longue , il auroit été possible que je me fusse consolé de ce malheur , tel douloureux m'eût-il paru d'abord. Mais jamais !..... au grand jamais , je n'aurois pu avoir un moment de repos , ni me consoler d'avoir été la cause qu'un brave homme , qu'un innocent eût été pendu. C'est une épine qu'il est impossible d'arracher du cœur d'un homme de probité ; & j'ose dire que Cicéron , Démosthenes , & J. J. Rousseau , avec toute leur éloquence , ne pourroient peindre la centieme partie des maux que je souffris. On ne devoit pas permettre de pareilles fourberies , capables de faire étrangler un homme sensible , ou qui n'auroit point de religion ; ou tout au moins de le faire devenir enragé. S'il est permis d'ôter la vie à un criminel dans les supplices , je ne crois pas permis



permis de la lui prolonger dans de pareilles cruautés.

Le 9 juillet 1777 , un gentilhomme de mes amis , dîna avec M. Boucher , premier secrétaire de M. le Noir , lieutenant-général de police ; il y fut question de moi ; & ce secrétaire lui dit : savez-vous combien ce Monsieur a déjà coûté au roi ? 217000 liv. Or , d'après l'injustice affreuse dont il est démontré que je suis la victime ; car on a violé dans ma personne toutes les loix divines & humaines ; je ne crois pas qu'aucun tribunal de justice pût me refuser de me faire donner , en dédommagement , par mes persécuteurs vivants , ou sur les biens de ceux qui sont morts , la même somme qu'ils ont fait dépenser injustement au roi pour me faire périr.

*Fin de la seconde Partie.*

---

*TROISIEME PARTIE.*

**A** LA mort du roi Louis XV , arrivée le 10 mai 1774 , il y avoit vingt-cinq ans que j'étois dans les prisons. L'année suivante , M. de Malherbes , ministre , & M. Albert , lieutenant général de police , vinrent visiter tous les prisonniers du donjon de Vincennes : j'eus le bonheur de les voir. M. de Malherbes fut le premier à me promettre de me rendre la liberté au premier jour. Il eut la bonté de s'informer si j'avois de quoi vivre en sortant d'une aussi longue captivité. Quelques jours après , il m'envoya demander , par M. de Rougemont , lieutenant de roi , un mémoire des hardes dont j'avois besoin pour ma sortie. M. Amelot remplaça bientôt ce respectable ministre , mais à la place de M. Albert , ce fut hélas ! M. le Noir qui fut fait lieutenant de police.

M. de Saint Vigor , contrôleur général de la maison de la reine , s'adressa à M. Amelot , pour solliciter ma sortie. Ce ministre me la rendit bientôt. L'exempt m'en apporta l'ordre le 5 juin 1777 , m'enjoignit de me rendre chez M. le noir , pour parler à ce magistrat , qui m'indiqua lui même l'endroit où je devois toucher l'argent que me devoit envoyer ma

famille. Le lendemain, je me rendis à l'hôtel de la police. J'assurai M. Lenoir de mon respect, & lui demandai la permission d'aller à Versailles pour remercier le ministre qui avoit délivré l'ordre de ma sortie, & M. de Saint-Vigor, qui avoit bien voulu la solliciter. Ce magistrat me l'ayant accordée, je me rendis d'abord chez M. de Saint-Vigor, qui m'envoya chez M. Amelot, en me recommandant de demander M. Riviere, commis de ce ministre; & M. Robinet, premier commis, qui me dit que ma famille désiroit ardemment de me voir, que je lui devois bien cette satisfaction, en me rendant au plutôt à ses desirs.

M. Riviere m'introduisit lui-même dans l'appartement de ce ministre; mais comme il étoit à s'entretenir avec un ambassadeur, je ne pus lui faire mes remerciements de la grace qu'il m'avoit accordée. Le lendemain, je me rendis de nouveau chez M. Riviere, pour le prier de me faire obtenir une audience de M. Amelot, afin de lui parler de mes affaires. J'eus l'honneur d'entretenir ce ministre, & de lui remettre quelques uns des projets que j'avois fait pendant ma captivité, & dont j'avois appris, depuis ma sortie, qu'on s'étoit servi. Je le priai de vouloir bien les examiner, & de me dire ensuite ce qu'il en penseroit. Après les avoir lus attentivement, il me dit, en parlant de mon projet militaire,

que s'il étoit vrai que j'eusse rendu ce service ; & que je n'en eusse point été récompensé , il lui paroissoit équitable que je le fusse ; & que pour cela , je devois présenter au roi un placet.

Je touche au plus douloureux des instans de ma vie. J'en frémis encore en y pensant ; je vais rappeler le moment où toutes mes espérances s'évanouirent , indiquer le jour , où repoussé au fonds de l'abyme que j'avois su franchir , je le vis pour jamais refermé sur ma tête.

Je m'étois fait une loi de soumettre à M. Riviere le placet que je me proposois de présenter au roi & au ministre , qui le trouva bien. M. le prince de Beauveau , capitaine des gardes , à qui j'eus l'honneur de demander permission de présenter mes papiers , eut aussi la bonté d'approuver tout ce qu'ils contenoient , & de les signer selon l'étiquette. Il m'instruisit que je devois les présenter au roi à la porte de la chapelle , quand il iroit à la messe. Ce prince exigea même de moi un récit exact de toutes mes aventures , & l'écouta , j'ose le dire , avec le plus grand intérêt ; je remis ensuite mes papiers à S. M. Au bout de douze jours , quand j'allai demander la réponse de mon placet , le ministre , auparavant si disposé en ma faveur , ne me fit qu'un accueil froid & réservé , qui , je l'avoue , me fit concevoir un triste pressentiment de nou-



veaux malheurs. Pour toute réponse , on m'enjoignit de retourner promptement dans ma province. J'obtins un délai de huit jours , pour me munir des choses qui m'étoient nécessaires , & je retournai à Paris le 10 juillet. Je me rendis , sur une lettre d'invitation du lieutenant-général de police , à l'hôtel de ce magistrat : j'en reçus un ordre précis de retourner dans ma province ; je lui promis une prompte obéissance , & en effet je pris le lendemain le coche d'Auxerre.

Le 15 juillet , j'étois à quarante-trois lieues de Paris , à S. Brien , deux lieues au dessus d'Auxerre , véritable route de l'endroit où il m'étoit ordonné de me rendre ; un coup de foudre m'auroit moins frappé que ne le fit la vue d'un inspecteur de police , nommé Marais , qu'on avoit envoyé en poste sur mes traces. Il m'arrêta , me fit reprendre la route de Paris ; me conduisit dans la prison du petit Châtelet , où je fus mis au secret. Trois jours après , le commissaire Chenon pere , vint se saisir de tous mes papiers , parmi lesquels on n'en trouva sans doute aucuns contre la religion , le gouvernement & les loix. Le premier août 1777 , du petit Châtelet je fus transféré à Bicêtre , & jeté dans un cachot à dix pieds sous terre. On ne daigna pas m'instruire du prétexte d'une détention aussi inattendue , aussi rigoureuse ; on se contenta de me dire avec brutalité , en me renfermant dans mon

cachot , que je serois roué de coups de bâton ; si j'osois écrire à M. Amelot.

Cet événement , joint aux circonstances qui l'ont précédé , accompagné & suivi , a toujours été pour moi une énigme incompréhensible , quelques efforts que j'aie faits pour en pénétrer la cause. L'ame la plus dure ne pourra , je crois , s'empêcher de convenir que la faute de jeunesse qui avoit occasionné ma première détention , n'eût été suffisamment expiée par vingt-sept années de captivité. Cette faute d'ailleurs étoit en effet pardonnée , puisqu'on m'avoit accordé mon élargissement ; & il est certain , & sera par la suite avéré , que depuis le 6 juin , époque de ma liberté , jusqu'au 25 juillet qu'elle me fut de nouveau ravie , ma conduite avoit été parfaitement innocente , & mes propos circonspects , jusqu'au silence le plus exact. Pourquoi donc M. Amelot , qui m'avoit paru favorablement disposé lors de ma première visite , me sembla-t-il tout à fait refroidi la seconde ? Pourquoi me donner l'ordre de quitter Paris & de retourner dans ma province ? Pourquoi enfin , dans le moment où j'exécute ponctuellement cet ordre , me faire arrêter à quarante-trois lieues de Paris ? & pourquoi , sur-tout , faire enfermer un homme , auquel on ne pouvoit reprocher aucun crime , dans un cachot souterrain de Bicêtre ? ... Séjour affreux , qui n'a jamais été destiné qu'aux plus grands scé-

lérats souillés des plus noirs forfaits , & auxquels des raisons politiques ont voulu sauver les derniers supplices.

La lettre choquante que j'avois adressée à M. de Sartines étoit-elle ignorée de M. Amelot lorsqu'il m'accorda ma liberté ? lors même de ma première visite ? . . . En auroit-il été informé depuis par M. de Sartines ; & seroit-ce pour se venger encore de cette lettre que ce lieutenant de police , devenu ministre de la marine , auroit sollicité ma nouvelle détention ? Il n'est pas vraisemblable que M. de Sartines , sans autre motif , eût poussé aussi loin le ressentiment d'une offense déjà très-ancienne , déjà expiée , & dont le désespoir seul dans lequel il m'avoit plongé lui-même , avoir été l'unique cause , & ce motif ne paroît pas suffisant pour expliquer une aussi grande rigueur. Mais j'avois été traité de lui avec beaucoup de cruauté , & je puis dire d'injustices ; il n'ignoroit pas d'ailleurs que je serois tenté de le faire , & il paroît plus probable que voilà le véritable crime qui a occasionné mon nouveau malheur , & qui a fait désirer à M. de Sartines & à son ami M. Lenoir , de me soustraire à tous les regards , & à m'enfouir dans l'oubli le plus profond ; voilà ce qui les a engagés à faire choix d'un cachot souterrain de Bicêtre pour me servir de prison ou plutôt de tombeau ; & cette explication est la seule qu'on puisse donner à

un choix qui, sans elle, ne pourroit certainement paroître qu'absurde & inconcevable.

Si cette explication avoit besoin de confirmation, elle la recevroit de la bouche de M. Lenoir lui-même, qui ne pouvoit cet hiver s'empêcher de témoigner aux personnes qui sollicitoient mon élargissement, les craintes qu'il avoit que *je n'écrivisse* ; & qui ne cessoit de leur répéter que s'il me lâchoit une fois, je ne manquerois pas *d'écrire* aussitôt que je ferois en liberté.

Au reste, j'ai été tellement oublié dans ce cachot, que j'y ai passé six années sans avoir un seul juge, ni avoir été interrogé une fois, & que le seul interrogatoire que j'aie subi est du 21 avril (1783) dernier.



---

## INTERROGATOIRE.

*M. Lenoir.* Votre tête est-elle rassurée ? de temps en temps n'avez-vous pas encore de petites folies ?

*Latude*, ( avec étonnement. ) Je n'ai jamais donné de preuves d'avoir perdu l'esprit.

*M. Lenoir.* J'ai lu vos lettres.

*Latude.* Les avez vous lues en ma présence ?

*M. Lenoir.* Non.

*Latude.* Mais il n'est pas permis de punir un homme sans entendre sa défense.

*M. Lenoir.* Mais vous avez échappé de la Bastille, de Vincennes ; ce sont là des folies.

*Latude* Si vous appelez folies des traits d'esprit, cela est différent ; mais je ne crois pas que personne au monde, ni aucun de ceux qui sont ici à m'écouter, pense qu'il y ait de la folie à échapper de ces redoutables demeures ( il y avoit trente personnes présentes ), il faut au contraire avoir une bonne tête, & l'esprit très-présent pour réussir à de pareilles opérations. ( Tous ceux qui m'écoutoient ont dit : ma foi, il y a plus d'esprit que de folie. )

*M. Lenoir.* Avez-vous cherché à échapper de cette maison ?

*Latude.* Non, Monsieur.

*M. Lenoir.* Et pourquoi ayant échappé des autres maisons , n'avez-vous pas essayé à échapper de celle-ci ?

*Latude.* J'ai échappé des autres prisons , parce que j'avois à faire à une partie qui n'entendoit ni rime ni raison ; mais , dans cette maison , j'ai toujours espéré qu'on me rendroit la justice qui m'est due.

*M. Lenoir.* Qui est votre partie ?

*Latude.* Monsieur , permettez-moi de vous taire son nom.

*M. Lenoir.* Pourquoi ? Vous n'avez qu'à le dire.

*Latude.* C'étoit madame de Pompadour.

*M. Lenoir.* Mais vous avez eu plusieurs traits de folie ?

*Latude.* Ceux qui vous ont dit cela vous en ont imposé : jamais je n'en ai eu ; & je vous supplie de vous souvenir du bon rapport que les moines de Charenton vous firent en 1776 de ma bonne conduite , & qu'en conséquence vous me promîtes ma sortie au premier jour. Voilà six ans que je suis ici au cachot , à dix pieds sous terre , au pain & à l'eau ; & je demande le premier pour quel crime j'ai subi un traitement aussi rigoureux ? Or , si j'avois été affecté de la moindre folie , il est sans doute que dans ce lieu affreux j'en aurois donné quelque signe ; car , sans les secours généreux d'une dame vertueuse , j'y serois mort de misère.

*M. Lenoir.* N'est-ce pas madame Rossignol ? (il avoit oublié le nom de la dame dont il vouloit parler.)

*Latude.* Non , Monsieur ; mais elle m'a envoyé des secours sur le récit qu'un prisonnier lui fit de ma triste perplexité. Or , vous n'avez qu'à demander à M. Tristan que voilà , à M. le capitaine , à M. le lieutenant , si depuis six ans que je suis ici , j'ai donné le moindre sujet de plainte. ( Ces messieurs répondirent unanimement que non , & M. Tristan ajouta même que M. le chevalier s'intéressoit au sort de Latude. ) Un fou n'est pas toujours maître de sa tête ; si je l'étois , présentement que je suis en votre présence , & celle de tant de personnes respectables qui vous entourent , il est hors de doute que je vous aurois lâché quelques extravagances ; je ne crois pas que j'aie proféré une seule parole qui puisse faire juger que j'aie perdu l'esprit.

*M. Lenoir.* Non ; mais votre liberté vous a été rendue.

*Latude.* Oui , Monsieur , le 5 juin ; & je vins vous remercier & vous demander la permission d'aller à Versailles pour remercier le ministre & M. de Saint-Vigor , contrôleur-général de la maison de la Reine , qui l'avoit sollicitée. Ce monsieur étoit un bon ami de feu mon pere ; il me dit de m'adresser à M. Riviere , commis de M. Amelot , qu'il étoit instruit & me diroit tout ce que j'avois à faire.

Or, il est évident que j'ai suivi tous ses bons conseils au pied de la lettre pendant quarante jours que j'eus ma liberté. Il est constant que je ne proférerai pas une parole qui pût déplaire à personne ; & néanmoins , malgré ma bonne conduite , retournant dans le sein de ma famille , je fus arrêté à quarante lieues de Paris , & mis dans un cachot à Bicêtre ; & voilà la première occasion que j'ai eue de demander pourquoi j'y ai été conduit.

*M. Lenoir.* Connoissez-vous vos ennemis ?

*Latude.* Je ne les connois , ni ne veux les connoître.

*M. Lenoir.* Mais vous soupçonnez quelqu'un ? ( Ceux qui étoient avec M. Lenoir dirent : il faut le dire si vous les connoissez , on veillera à votre conservation. )

*Latude.* Puisque vous voulez que je le dise , je crois que c'est M. de Sartines , votre bon ami , qui me persécute.

*M. Lenoir.* Il est vrai que M. de Sartines est mon ami ; mais enfin , où prétendez-vous aller , vos papiers sont sous les yeux du roi.

*Latude.* S'il n'y a que mes papiers sous les yeux du roi , je dois bien espérer , parce qu'ils ne contiennent que des choses justes & équitables , & je ne cesse d'adresser au ciel des prières pour la conservation de ses jours précieux & de toute la famille royale.

*Fin de l'interrogatoire du 21 avril 1781.*



Tout ce qui suivit ma dernière détention, fut calculé pour épaissir l'obscurité dans laquelle on vouloit ensevelir ma malheureuse existence, & pour écarter le peu de personnes qui pouvoient y prendre part ; & rien ne fut épargné pour me priver de tout appui, & me faire tomber dans un abandon universel.

Un gentilhomme de mes amis ayant été à l'hôtel de la police pour s'informer du crime que j'avois commis, on ne se fit pas scrupule de lui répondre que j'avois été chez une dame de condition pour lui tirer de l'argent, en l'intimidant par des menaces.

Quelque temps après, M. le président de Gourgues, en faisant la visite de Bicêtre, me découvrit dans mon cachot. Le seul mot de trente-trois ans de captivité le fit frémir, il daigna s'intéresser à mon sort ; mais on l'assura que ce laps de temps n'avoit encore pu modérer ni mes emportements ni mes violences.

M. le vicomte de la Tour du Pin, ému d'une semblable compassion, voulut bien aussi faire quelques démarches en ma faveur auprès d'une personne en place ; mais on l'écarta, en disant que j'étois détenu par un ordre particulier du roi. Ainsi, on faisoit des réponses différentes suivant l'état & le caractère des personnes qui sollicitoient ma liberté, & on choisissoit pour chacune celles qui étoient les

plus convenables à leur état , & à les dissuader de s'intéresser davantage à mon sort.

La contrariété de ces réponses suffiroit seule pour prouver qu'elles n'étoient que des prétextes inventés pour se débarrasser de mes sollicitations. La fausseté de la première est démontrée par cela seul qu'on a cessé de l'articuler , puisque de toutes il n'y avoit qu'elle qui pût justifier en quelque sorte la rigueur dont on me traitoit.

Il n'en existe d'ailleurs aucunes traces dans les bureaux de la police , qui ont été compulsés cet hiver par les personnes qui sollicitoient ma liberté , & qui auroient cessé de s'intéresser à moi , si j'eusse été coupable d'un crime aussi honteux. Enfin ce qui complète mon innocence , c'est que M. de Sartines & M. Lenoir sont convenus , devant témoins , que ce crime ne m'avoit jamais été imputé ; & l'on voit en conséquence qu'il n'est fait aucune mention de cette accusation dans l'interrogatoire que m'a fait subir M. Lenoir , le 21 avril dernier.

A l'égard de la folie & des emportemens qu'on m'y reproche , quand j'aurois eu réellement l'esprit aliéné par la longueur & par l'excès des maux ; & quand , dans l'horreur de ma prison , j'aurois eu le malheur de me livrer quelquefois au désespoir , est-ce en prolongeant les tourmens qui m'auroient mis dans cet état , qu'on prétendrait les faire

cesser ? Est-ce au fond d'un cachot souterrain qu'on doit renfermer un homme innocent, dont les longues douleurs auroient troublé la raison ? Et la justice & l'humanité ne sont-elles pas également révoltées d'un semblable traitement ? Si j'étois effectivement en démence, ce ne seroit ni à Bicêtre, ni encore moins dans un cachot que je devrois être renfermé, mais dans un des asiles destinés au traitement de cette maladie. Je pourrois en ce cas réclamer, à bien juste titre, les soins qui sont dus à tous les infortunés qui sont dans cet état ; & j'y aurois certainement des droits plus incontestables que personne, puisque ce malheur ne pourroit être que l'effet des longues rigueurs dont j'ai été accablé, & auxquelles mon esprit auroit enfin succombé.

Mais, graces au ciel, cette imputation est aussi fautive que la première : j'espère que la lecture de ces mémoires, auxquels je ne mets aucunes prétentions d'écrivain, en avouant qu'ils sont de moi, suffira seulement pour convaincre que ma raison n'est pas plus égarée que ma mémoire aliénée : & mon confesseur, mes gardes, les administrateurs de la maison où je suis détenu, & depuis que je suis sorti du cachot, mes consorts de détention, tous enfin sont prêts à rendre témoignage de ma patience & de ma douceur.

Enfin le ciel ayant accordé un dauphin aux vœux de la France, le roi eut la bonté de



nommer une commission , qu'il chargea de faire grace à tous les prisonniers qui ne seroient pas prévenus de crimes capitaux. M. le cardinal de Rohan , président de cette commission , m'entrevit au fond de mon cachot en faisant la visite de Bicêtre , il prit pitié de la misère extrême dans laquelle j'étois plongé , & me promit d'examiner mon affaire avec les yeux de la justice & de la compassion. Il commença à me faire sortir du cachot , en me laissant espérer qu'il me rendroit bientôt ma liberté ; il me rendit au moins la lumière , & me fit mettre , en attendant l'autre , à la chaufferie de Bicêtre , où je suis encore au pain & à l'eau. Et c'est de ce lieu honteux , où , confondu comme je le suis avec le rebut de la société , que comptant toujours sur l'accomplissement des promesses de M. le cardinal , j'ai trouvé encore le moyen de faire passer en des mains sûres la première partie des mémoires que vous lisez.

Quelques personnes considérables , en les lisant , furent touchées de l'excès de mes malheurs , & daignèrent solliciter mon élargissement. M. Lenoir ayant appris , ou par elles , ou je ne fais comment , que j'étois sorti du cachot ; ayant su les espérances que M. le cardinal m'avoit données , & voyant sur-tout l'éclat que ce mémoire commençoit à faire , & l'intérêt qu'il inspire , *se montra disposé à écouter favorablement les sollicitations qu'on*  
lui



lui feroit , promit à plusieurs reprises de m'accorder ma liberté ; fit espérer qu'elle seroit plutôt obtenue par lui que par le moyen de la commission , & empêcha de cette manière qu'on ne fit des démarches auprès d'elle.

M. Lenoir , en confirmation de ses promesses , demanda que quelqu'un se présentât pour répondre de ma conduite. Une dame charitable s'offrit pour remplir cette formalité. A la vérité cette dame , effrayée des suites que des gens officieux ne manqueraient pas de lui faire envisager que cette démarche pourroit avoir pour elle , différa quelque temps de faire les soumissions qu'on exigeoit. Mais enfin , après bien des longueurs & des délais , M. Lenoir , vaincu par de nouvelles instances , envoya chercher cette dame , lui promit positivement ma liberté ; la rassura sur ses craintes , & l'engagea à donner ce cautionnement qui fut enfin signé , & qui existe dans les bureaux de la police.

En apprenant ces détails , je crus toucher au moment qui devoit mettre fin à mes malheurs ; & l'espérance d'une délivrance prochaine me les faisoit déjà oublier. Mais hélas ! quelle est la fatalité qui me poursuit ? & qu'on se représente s'il est possible l'accablement affreux dans lequel me plonge aujourd'hui la triste nouvelle que je reçois , qu'après des espérances bien fondées , des paroles aussi positives , le ministre refuse de m'accorder ma liberté ;

assure que le roi me regarde comme un homme atroce & dangereux , & déclare que mes longues souffrances n'auront d'autre terme que celui de ma vie.

Quel mystere inconcevable renferme cette funeste déclaration du ministre , & comment peut-on l'accorder avec les promesses que M. Lenoir n'a cessé de faire aux personnes qui ont daigné le solliciter en ma faveur. S'il est vrai que le roi ait prononcé ces terribles paroles , qui sont pour moi l'arrêt de la mort la plus cruelle ; s'il est vrai qu'il ait de moi cette idée *d'atroce* , quel compte faut-il qu'on lui ait rendu de ma conduite ? Quel portrait affreux lui aura-t-on fait de moi ?

Le roi ne connoît ni ne peut assurément connoître les prisonniers qui sont détenus en vertu des ordres donnés en son nom , & ne peut rien savoir de ce qui les concerne , que d'après l'exposé qu'on lui fait de leur caractère & de leurs actions. La justice & la bonté du roi étant connues , on peut donc toujours , d'après le rapport qu'il entendra faire d'un prisonnier , prévoir quels ordres il donnera à son égard : & celui qui lui fait ce rapport , sans qu'aucun contradicteur lui soit opposé , ni que le prisonnier puisse être entendu dans ses défenses , est donc , pour ainsi dire , le maître de déterminer la volonté du roi , & lui dicte ( si l'on ose ainsi parler ) en quelque sorte sa décision.

M. Amelot est personnellement aussi peu instruit de ma conduite que le roi lui-même, & ne peut rien savoir que par le compte que M. Lenoir lui en rend ; & par conséquent M. Lenoir a déterminé le rapport que M. Amelot fait au roi de moi, aussi nécessairement que celui de M. Amelot va déterminer la décision de sa Majesté.

Comment donc supposer que M. Lenoir fût sincère quand il promettoit de m'accorder ma liberté, tandis qu'il étoit résolu de moi à M. Amelot un compte qui le forceroit de faire au roi un portrait de mon caractère, qui devoit déterminer sa Majesté à me retenir à jamais dans la plus triste captivité.

M. Lenoir pourroit il donc être en effet sincère, ou s'il ne l'étoit pas, quel pouvoit être le motif de cette dissimulation, & le but qu'il se proposoit par cette feinte ?... On se perd en y pensant ; & mes malheurs sont en vérité si grands & si extraordinaires, qu'il est aussi difficile de les comprendre que de les supporter.

S'il est possible de supposer que M. Lenoir fût sincère dans le temps qu'il promettoit de m'accorder mon élargissement ; la seule cause qu'on puisse soupçonner de son changement de volonté à mon égard, ne peut s'attribuer qu'à l'endroit vers la fin de mon interrogatoire, où il m'a, pour ainsi dire, forcé d'avouer que je croyois que M. de Sartines étoit mon

ennemi ; & où il déclare lui-même au contraire que M. de Sartines est son ami. Mais si telle est la raison du changement des dispositions de M. Lenoir, & si ce seul mot prononcé a décidé ma perte, je puis dire que je suis tombé dans un piège bien funeste, & que je suis puni bien cruellement de ma simplicité.

Je supprime la foule des réflexions qui se présentent, & je demande comment on a pu me représenter comme un homme dangereux & atroce ? Comment on peut savoir qu'un homme qui n'a paru qu'un moment dans la société pendant son extrême jeunesse : un homme que toutes les personnes qui ont pu le voir dans la plus affreuse des captivités, disent avoir été, pendant toute l'énormité de ce temps, le plus résigné, le plus patient, le plus doux des hommes, & sont prêts à rendre unanimement ce témoignage encore satisfaisant pour lui.

Il est temps de finir ces mémoires, qui dans le temps désespéré où je suis, ne peuvent qu'accroître encore mes maux, en me rappelant leur cause, leur durée & leur excès. Ma première faute, quoique répréhensible, & que je suis bien éloigné de chercher à excuser, ne renfermoit du moins en elle-même aucune intention criminelle : elle recevroit même une sorte d'atténuation de mon inexpérience & de ma jeunesse ; & ce qu'on peut me reprocher



depuis, mérite à peine le nom d'imprudence.

En réparation, j'ai langui douze mille cent soixante-trois jours dans les différentes prisons où j'ai été transféré successivement. De ce nombre de jours, de ces jours dont chacun semble si long, couché sur la paille sans couverture, dévoré par des insectes dégoûtants, réduit au pain & à l'eau pour toute nourriture, j'en ai gémi trois mille cent soixante-sept dans l'humidité & l'infection, dans l'obscurité des cachots : & pendant douze cents dix huit de ces jours, ou plutôt de ces nuits perpétuelles & affreuses, mes pieds & mes mains ont été meurtris & écorchés par les fers dont on m'enchaînoit.

Le plus grand criminel paroîtroit sans doute déjà trop puni par ces longs tourments : qu'on compare ma faute à cet énorme supplice ; & qu'on dise, d'après ce tableau, si l'on peut refuser à mes malheurs une larme de pitié !

*Extrait du Mémoire de M. de Comeyras.*

C'EST à l'occasion de la naissance de monseigneur le dauphin, & lorsque le roi a nommé cette commission, dont l'objet est de faire grace aux coupables qui n'ont pas commis des crimes capitaux, que M. le cardinal de Rohan, qui la préside, ayant été autorisé à se faire ouvrir

toutes les prisons , trouva le malheureux DE LATUDE dans la fienne à dix pieds sous terre , couvert de lambeaux , une barbe d'un pied & demi de long , n'ayant pour lit que de la paille , du pain & de l'eau pour aliments. Il eut l'humanité de lui faire donner une demeure plus supportable ; & c'est à sa bienfaisance , & à celle d'un grand nombre de personnes du premier rang , auxquelles M. le cardinal de Rohan a fait connoître son sort , qu'il a dû les aumônes qui l'ont adouci.

Un scélérat noirci des plus grands crimes , les auroit trop expiés par trente-cinq années de captivité , & toutes les barbaries qui l'ont accompagné. Qu'on juge quelle pitié mérite un homme qui n'a fait qu'une faute qui n'intéressoit ni le roi , ni rien de ce qui touche à sa personne , ni l'état , ni la société ; une faute , dont les motifs n'avoient rien de criminel , que sa jeunesse seule excusoit , & que six mois de prison auroient suffisamment punie.

Il demande aujourd'hui qu'on lui rende sa liberté ; mais ses ennemis s'y opposent encore : ne pouvant calomnier ses actions , ils calomnient ses pensées ; ils le peignent comme un fou , noir , dangereux , ulcéré d'une détention si longue & si cruelle , & dont la rage s'exhalera en injures & en libelles , dès qu'il aura la liberté d'en composer impunément. Hélas ! ils le connoissent bien mal ! Agé de soixante ans , accablé d'infirmités prématurées ,

n'ayant plus que quelques jours languissans ; ce n'est pas à cette triste vengeance qu'il les destine. Il n'aspire qu'à les passer paisiblement , soit avec ce qu'il pourra retrouver de sa famille , soit auprès de quelques amis généreux qu'il doit à ses malheurs , & qui le connoissent assez pour répondre au gouvernement de tout ce qu'il fera le reste de sa vie.....

---

### ADDITION DU MÉMOIRE.

LE sieur Latude a enfin obtenu sa liberté le 18 mars 1784, avec 400 liv. de pension. C'est un bienfait de M. le baron de Breteuil. Qu'il soit permis à l'auteur du mémoire qu'on vient de lire , de faire connoître sa première & plus ancienne bienfaitrice , en lui rendant des actions de grâces au nom de cet infortuné.

Une femme, nommée madame le Gros, sortant de sa maison, rue des fossés Saint-Germain l'Auxerrois, dans le courant du mois de juin 1781, vit au coin d'une borne un paquet de papiers déjà froissé, & couvert de boue : elle le ramasse, rentre chez elle, & lut ce qu'il renfermoit. C'étoit un mémoire qui exposoit une partie des malheurs du sieur de Latude, & qui étoit signé, *Henri Masers, de Latude, prisonnier à Bicêtre, dans un cachot, à dix pieds sous terre, & au pain & à l'eau depuis trente-quatre ans.*

Ce mémoire étoit adressé à un président de Tournelle ; le malheureux prisonnier protestoit de son innocence , & demandoit qu'on le transférât à la Conciergerie , & qu'on lui fît son procès sur tous les griefs que pourroient imaginer ses ennemis.

Que madame Legros ait été fortement émue en lisant ce mémoire : ce n'est pas ce dont on la loue. C'est l'effet qu'un malheur si long, si cruel, si extraordinaire, auroit produit sur l'ame la plus commune.

Mais qu'en apprenant le sort d'un infortuné, avec lequel elle n'avoit jamais eu de liaison d'aucune espece, qui n'existoit même pas pour elle quelques heures auparavant, & qui n'avoit pour recommandation que l'excès de son malheur, elle ait résolu de consacrer sa vie à lui faire rendre sa liberté, & de ne se reposer qu'après l'avoir obtenue ; qu'elle ait persisté trois ans entiers sans être un seul instant, ni rebutée, ni effrayée des difficultés, des dégoûts, des dangers mêmes de toute espece qu'elle rencontroit. C'est un acte de vertu & d'humanité qu'il faut d'autant plus admirer, qu'il n'en existe peut-être pas un second exemple.

Elle avoit heureusement un mari qui étoit digne d'en partager le mérite. Il alla chez le président de Tournelle, à qui le mémoire étoit adressé, & qui lui dit « qu'il avoit vu cet » infortuné ; qu'il avoit fait plusieurs démarches pour lui rendre service ; mais



» qu'on lui avoit répondu que c'étoit un  
 » homme dangereux , un fou , sujet à des  
 » accès de rage , tels que trente-deux ans de  
 » captivité n'avoient pas suffi à les amortir.

En apprenant cette réponse , & qu'on n'accusoit le prisonnier d'aucun crime , elle se douta que sa folie n'étoit qu'un prétexte inventé pour rebuter ses protecteurs , & empêcher qu'il ne fût secouru. Alors elle chercha à pratiquer dans le château de Bicêtre quelques personnes par lesquelles elle pût arriver jusqu'à lui. Elle y réussit à force de temps & de peines , & s'en servit pour lui faire tenir une lettre , où elle lui marquoit : « J'ai trouvé  
 » votre mémoire , qui m'a beaucoup attendrie ; accordez-moi , je vous en prie , votre  
 » confiance , je ferai tout ce qui est en mon  
 » pouvoir pour vous être utile. Envoyez-moi  
 » un détail bien circonstancié de vos affaires ,  
 » & sur-tout ne me déguisez rien. Je ne signe  
 » pas , crainte de quelque malheur. »

Cet infortuné n'étoit pas accoutumé à trouver tant de pitié dans une inconnue. Il se livra à elle sans réserve , malgré le mystère qu'elle lui fait de son nom , & lui fit passer ce qu'elle demandoit. C'est sur cette espece de cannevas que son mari dressa les mémoires. Après quoi , l'un & l'autre se mirent en mouvement pour lui chercher des protecteurs.

On ne dira pas toutes les peines qu'ils eu-

rent pour en trouver. Nés l'un & l'autre de parents honnêtes, mais sans fortune ; ayant pour unique moyen de vivre, ce que le mari gagne à faire des éducations. Ils déroberent sur leur plus rigoureux nécessaire, de quoi payer les voitures qui les transportoient à Bicêtre, ou dans l'antichambre de ces gens, chez qui le pauvre n'a pas même le droit d'arriver crotté, ou même à plusieurs lieues de Paris, & par-tout où ils croyoient pouvoir découvrir des protecteurs à leur prisonnier. On n'en citera qu'un seul exemple.

On avoit dit à madame le Gros, qu'il y avoit une madame du Chefne, femme-de-chambre de MADAME, qui en étoit fort bien traitée, & par qui elle pourroit faire parvenir un mémoire à cette princesse. Elle fit, pendant trois jours, des courses dans tout Paris pour la découvrir : personne ne la connoissoit. Elle partit pour Versailles, & elle apprit que madame du Chefne étoit à Santeny, à sept lieues de Paris. Elle y va, & la trouve partie depuis une heure. Alors il fallut revenir à Paris, la bourse épuisée, moitié à pied & moitié dans les voitures qu'elle rencontroit dans les chemins. Le lendemain elle retourna à Versailles, parvint à faire parler à madame Duchefne, & même en rapporta la promesse de présenter le mémoire de son prisonnier. Elle s'étoit donnée une entorse en allant chez cette Dame, & n'en entreprit pas moins de revenir à pied à Paris. Mais après avoir hor-

riblement souffert sur la route ; elle tomba au haut de la montagne des Bons-Hommes , de fatigue , & accablée de douleurs , & hors d'état de faire un pas de plus. On la transporta chez elle , où elle passa six semaines dans son lit. Dès qu'elle put marcher , elle reprit le chemin de Versailles avec son mémoire : mais madame Duchesne refusa absolument de le présenter. Elle lui avoua qu'un de ses amis , en qui elle avoit toute ( 1 ) confiance , lui avoit dit : « de se bien garder » d'importuner la princesse pour un objet de » cette nature : elle ajouta que le meilleur » conseil qu'elle pouvoit lui donner à elle- » même , étoit de se tenir tranquille , & de » ne se plus mêler d'une affaire qui pouvoit » la perdre , sans qu'elle pût être dédomma- » gée du péril qu'elle couroit par une espé- » rance un peu raisonnable de réussir. »

Ce qui lui arriva alors chez madame Duchesne , lui est arrivé cent fois depuis avec des gens bien plus considérables ; elle pénétra jusqu'à eux avec une patience toujours agissante , & que rien ne laissoit. Elle n'avoit au-

---

( 1 ) On voit à cette réponse l'air des bureaux de M. Amelot , pris & rendu dans le langage politique & si censé d'un sieur abbé Chaus , fils d'une marchande de fils de la rue Mouffetard , devenu propriétaire de la charge de sous-précepteur des pages du roi , & conseiller depuis long-temps de madame Duch.... courtisan fin & délié , d'une prudence excessive , & seulement à l'affut des bonnes affaires qu'il peut lui faire solliciter sans péril.

cune peine à les émouvoir ; car tous les premiers mouvements étoient bons ; mais tous les autres étoient foibles : & tout se terminoit par ne rien faire , ou du moins par ne rien obtenir.

C'est vers ce temps que naquit Mgr. le Dauphin. On dit alors à madame le Gros que le roi instituerait à cette occasion un tribunal, dont l'objet seroit d'examiner les procès de certains coupables , & de leur faire grâce quand ils n'auroient pas commis de crime capital.

Elle songea tout de suite à y faire comprendre son prisonnier ; pour cela il falloit intéresser M. le cardinal de Rohan , qui devoit présider la commission. Elle commença par gagner la femme du Suisse , en lui racontant une partie de son histoire. De là , au bout de quarante ou cinquante visites , elle parvint jusqu'au secrétaire. Il lui apprit que M. le Cardinal avoit déjà vu le prisonnier ; qu'il l'avoit fait retirer de son cachot souterrain , & lui avoit fait donner une demeure plus supportable , & qu'il venoit même de lui envoyer un secours d'argent : qu'elle pouvoit compter qu'il s'intéresseroit vivement à lui , & qu'il seroit compris parmi les accusés que la commission devoit examiner , & dont elle faisoit expédier la grâce.

On ne dira pas comment ce malheureux prisonnier fut rayé de la liste , où on l'avoit d'abord placé : heureusement nous n'avons



plus à parler que des services que sa bienfaitrice lui a rendus.

Elle alla le voir dans Cabanon , dès qu'elle apprit qu'il y étoit ; elle y retourna tout aussi souvent qu'elle le put , sans se rendre suspecte , & sans se rebuter , ni de l'éloignement , ni de la fatigue que le moindre mouvement lui cau-  
soit , vu qu'elle étoit grosse , & que sa grossesse étoit fort avancée. Il étoit presque nud , & manquoit de tout : elle lui acheta des bas , des chemises ; elle lui apporta une robe-de-chambre qui devoit le couvrir chaudement , & qu'elle lui avoit faite elle-même. Elle y joignoit tout l'argent qu'elle pouvoit dérober à son plus étroit nécessaire ; & quand il ne lui restoit plus rien , elle alloit encore le voir , & lui apportoit du moins des espérances & des consolations.

Voilà la plus petite partie des choses que madame le Gros a faites pour son prisonnier. On l'a appris beaucoup plus de lui que d'elle : car sa modestie s'obstinoit à tout cacher , hors les démarches qu'il falloit bien qu'elle avouât , parce qu'elles avoient tout Paris pour témoin. Heureusement qu'on trouvera quelques détails qui manquent , dans une lettre qu'une des plus respectables protectrices de madame le Gros a écrite à l'auteur de ces mémoires , & qu'il va transcrire ici comme le meilleur moyen qu'il ait pour achever de la faire connoître.

« J'ai appris , Monsieur , que vous avez demandé à madame le Gros un mémoire

» détaillé de tout ce qu'elle a fait depuis trois  
 » ans , pour obtenir la liberté du sieur Masers.  
 » D'après les questions que je lui ai faites sur  
 » ce que contient le récit qu'elle vous a envoyé ,  
 » je vois que sa discrétion & sa modestie ne  
 » lui ont pas permis de donner à cette bonne  
 » œuvre toute sa valeur , & qu'elle s'est bor-  
 » née à vous parler des démarches qu'elle a  
 » faites. Témoin depuis plus d'un an de l'acti-  
 » vité , du courage , de la générosité , de la  
 » constance , je pourrois même bien dire de  
 » l'acharnement qu'elle y a mis , & sans lequel  
 » elle n'auroit jamais ..... jamais réussi , j'ai le  
 » plus grand plaisir à saisir cette occasion de  
 » vous en parler.

» Une belle action qui s'accomplit au mo-  
 » ment qu'on la projette , est déjà une chose  
 » assez rare ; mais une belle action qu'il faut  
 » soutenir pendant trois ans , avec une sen-  
 » sibilité & un courage inaltérables , aux dé-  
 » pens de son temps , de ses propres affaires ,  
 » de sa santé & de sa fortune , quand on n'en a  
 » pas , c'est ce que je n'avois jamais vu jusqu'à  
 » ce que j'aie connu madame le Gros. Beaucoup  
 » d'autres auroient pu former la même entre-  
 » prise , en apprenant les malheurs du sieur  
 » Masers ; mais pour réussir , il falloit une  
 » sensibilité & une constance plus qu'ordi-  
 » naire , il falloit celle qui anime & qui sou-  
 » tient madame le Gros.

» Ni les détails , ni les refus , ni ses espé-  
 » rances cent fois trompées , ni le refroidis-

» sement de ceux que tant de difficultés la-  
 » soient, ni les inconvénients personnels aux-  
 » quels l'exposoit le genre de bienfaisance  
 » qu'elle exerçoit ; rien enfin ne l'a rebutée.  
 » Les représentations même de ceux qui ,  
 » touchés de tant de générosité , prenoient  
 » le plus tendre intérêt à son bonheur , n'ont  
 » jamais modéré son zele. Il croissoit en pro-  
 » gression des difficultés , & je ne lui ai ja-  
 » mais vu plus d'ardeur pour réussir , que  
 » quand elle sembloit ne devoir plus rien es-  
 » pérer. Sans autre secours que son courage ,  
 » & dans un état de santé , qu'une grossesse  
 » rendoit encore plus déplorable , je la voyois  
 » sans cesse l'année dernière s'épuiser en  
 » courses pénibles , pour obtenir , non des se-  
 » cours pécuniaires , car elle les fournissoit  
 » elle-même à son prisonnier , mais des pro-  
 » tecteurs qui pussent le servir. Elle commu-  
 » niquoit sa sensibilité à ceux à qui elle par-  
 » loit , en gagnoit tous les jours de nouveaux ,  
 » n'en négligeoit aucuns , & ne songeoit à se  
 » reposer que quand il n'y avoit plus rien.

» C'est ainsi que sans fortune , sans crédit ,  
 » sans moyens personnels d'aucun genre , elle  
 » est parvenue à obtenir ce qu'elle avoit si  
 » long-temps , si ardemment désiré.

» Et quel étoit le but de tant de soins ?....  
 » C'étoit de recueillir chez elle celui qui en  
 » étoit l'objet , de partager avec lui le fruit  
 » de ses travaux & ceux de son mari. Je lui  
 » ai quelquefois dit que sa situation ne sem-

» bloit pas lui permettre de se livrer à tant  
 » de générosité. J'ai perdu mon fils , me ré-  
 » pondit-elle ; j'ai promis à mon prisonnier  
 » qu'il occuperoit sa place : s'il est jamais li-  
 » bre , je lui tiendrai parole. Elle oubloit ,  
 » en parlant ainsi , qu'un autre enfant né de-  
 » puis ne laissoit plus cette place vacante. La  
 » femme capable de dévouer ainsi toute son  
 » existence au sentiment d'humanité , & le  
 » mari qui le permet & l'approuve , sont deux  
 » êtres bien rares & bien respectables.

» Comme je n'ai jamais vu madame le Gros  
 » qu'occupée entièrement de celui qu'elle a si  
 » bien servi , je suis à peine instruite de sa pro-  
 » pre situation. Je fais seulement que née sans  
 » fortune , ses affaires sont encore plus gênées  
 » qu'elles ne devroient l'être ; parce que ve-  
 » nant de perdre son pere après des maladies  
 » fort longues , & par conséquent onéreuses ,  
 » elle a voulu faire honneur aux dettes que  
 » ce malheur leur avoit fait contracter. C'est  
 » en remplissant ce devoir aux dépens de son  
 » nécessaire , qu'elle a encore trouvé les  
 » moyens d'aider le sieur Masers de tout ce  
 » qu'elle a pu dans sa prison , qu'elle n'a épar-  
 » gné aucuns des frais qu'entraînoient tant de  
 » démarches , & qu'elle se félicite aujourd'hui  
 » de l'avoir en partie à sa charge , si l'on ne  
 » trouve moyen d'ajouter quelque chose aux  
 » 400 liv. de pension qu'on lui a accordées. »

J'ai l'honneur d'être , &c.